Ceci n’est pas un western spaghetti. Ceci est un Eastern couscous entre Youri Gagarine et l’errance du Nomade solitaire

هذار ما هـوزش إيستوود...

NATA

M. Ben Touhami

NATA

M. Ben Touhami

Note aux Lecteurs:

AVERTISSEMENT

ATTENTION

ACHTUNG

Parfois, La seule différence entre une histoire vraie et une fiction,

c'est le talent de celui qui la raconte.

Chapitre I – Discovery

Ce fut un soir comme les autres, en apparence. Un soir de 2006. Peut-être plus tard, peut-être plus tôt — la mémoire floute les dates, mais garde le goût. Un an après un sommet mondial de l'informatique qui avait offert au président l'occasion de se faire passer pour l'ami de la modernité. On avait légèrement levé le voile sur la censure, mais YouTube restait interdit, tout comme les vidéos d'opposants et les caricatures de la Première dame. La même année, Ben Ali s'était fait voter président à vie, comme on renouvelle une carte d'identité.

Et dans ce tumulte de façade, Iyed weld Hasna, lui, vivait comme tant d'autres : dans un monde parallèle, fait de résignation, de mécanique et de silence. Il passait ses journées entre l'atelier de mécanique — un boui-boui à 100 mètres de chez lui — et sa chambre d'adolescent, aux murs fatigués et au plafond trop bas. Il ne rêvait pas, jusqu'à ce soir-là, où l'histoire avait commencé à dévier.

Iyed était allongé sur son lit, l'écran de l'ordinateur illuminant les ténèbres, clavier sur le ventre, souris sur le matelas, à scroller mollement un site de streaming illégal. Un site gris,

flou, bourré de pubs et de virus. Mais il n'avait que ça. Rien de notable à regarder. Un écran sale dans une chambre noire, loin de tous les regards, solitaire malgré la promiscuité du foyer parental.

Iyed avait alors une vingtaine d'années, pas encore adulte, plus vraiment enfant. Il se levait tôt chaque matin, travaillait dur, rentrait tard, sans jamais envisager de quitter le toit familial. Dans sa culture, on ne quittait la maison qu'à deux occasions : le mariage ou la mort.

Ce soir-là pourtant, quelque chose accrocha son œil. Un film piraté, mal cadré, filmé par un spectateur quelque part à l'autre bout du monde. L'image tremblait, le son saturait. Mais sur l'écran, un missile rouge filait dans le désert, et un vieil homme au visage buriné affrontait le vent avec une détermination presque biblique. Ce film — inutile d'en citer le titre — allait changer le cours de sa vie.

Dans les semaines qui suivirent, le film devint une obsession sourde. Ce qui n'avait été qu'un divertissement devint une curiosité, puis une ambition floue, puis un besoin vital de comprendre. Il se mit à chercher, maladroitement, lentement. Depuis son vieil Intel Pentium, au disque dur de 5 Go et à

l’internet boitant, chaque recherche était une épreuve. La connexion se faisait via un modem antédiluvien, qui chantait à chaque démarrage une sorte de code morse fatigué. Souvent, il tombait sur des pages censurées, barrées du sceau d’Ammar 404 — sans vraiment comprendre pourquoi.

Il avait appris à ruser, à reformuler, à copier-coller des bouts de liens. Mais surtout, il avait appris la patience, ce luxe de ceux qui n’ont pas les moyens.

Quand la connexion à la maison devenait trop lente, il descendait au Publinet du quartier. Là-bas, le gérant se faisait appeler King — sans couronne, sans trône, juste deux PlayStation 2, quelques PC poussifs, et une mobylette grise financée à crédit. Pour quelques dinars, Iyed pouvait y graver des CD, charger sa clé USB, et repartir avec quelques gigas de rêve à consommer en silence. C'était devenu une habitude sacrée, presque un pèlerinage numérique.

C’est dans cet entre-deux, entre chargement et censure, entre rêve et réalité, que l’obsession changea de forme.

Les poster de Porsche Boxter Rouge et de Lamborghini Gallardo Jaune commencaient a le desinteresser. C’etait maintenant les dragsters, les mopar, les fuses terrestres qui

arrachaient des records de vitesse sur le sel de Bonneville, Utah. Un temple aux Dieux de la vitesse et du vent. Iyed maint en rêver. Juste l'étendu des possibilités qui s'affichaient de l 'autre côté de l'atlantique lui donnait le tournis. Il n'avait que rarement quitté le patelin familial et n'y a jamais réellement songé. Son monde s'arrêtait au centre de formation à Mornaguia . Visiter la Capitale lui paraissait un saut civilisationnel. La Marsa appartenait pour lui et tant d'autres au rivage français et des gens privilégiés. Un monde auquel il n'appartient pas. Mais ce soupçon d'espoir, le rêve americain qui l'avait à travers tous les films et séries depuis l'enfance tente. L'espoir de se voir tirer au sort a la green card , comme un miraculé , élu parmi les élus.

D'abord il fallait passer à travers les maille de Ammar pour voir calir de l'autre cote de la barrière, la ou l'herbe est plus verte. Un jour, agacé par une énième page d'erreur, Iyed tapa dans la barre de recherche : "Error 404 not found", juste pour savoir ce que cela signifiait. Il tomba sur des articles techniques, des pages arides, des lignes de code — mais, au détour d'un résultat mal indexé, une image apparut. Une voiture. La Peugeot 404.

Ce ne fut pas un choc, pas une illumination. Mais une graine, plantée là, dans le terreau fertile de sa frustration.

La 404, il la connaissait. Tout Tunisien de sa génération la connaissait. On l'appelait "la bâchée". Elle était la voiture du travailleur, du petit transporteur, de l'agriculteur du Sud. Elle grinçait, fumait, tenait difficilement la route, mais ne rendait jamais l'âme. Solide, rustique, dangereuse même — elle était iconique, enracinée dans l'imaginaire collectif. Elle représentait tout ce qu'il fuyait — et tout ce qu'il était.

Et dans ce glissement symbolique, dans ce bug de l'univers numérique, la 404 devint un projet. Pas seulement une voiture. Un vaisseau personnel. Un délire silencieux, qu'il ne partageait avec personne. Il savait qu'il serait moqué, incompris, taxé de fou. Mais quelque part, au fond de lui, l'enfant qui rêvait de poser le pied sur la Lune venait de trouver sa fusée.

Chapitre II — Mirage 2000

Lentement, le rêve commençait à se dissiper.
À se dissoudre comme du sel dans un verre d'eau.
Silencieusement. Inexorablement.

Iyed n'en était pas à son premier rêve, et sans doute pas au dernier.
De l'imagination, il en avait. Trop, peut-être.
Et il en avait payé le prix dès l'enfance.

À l'école, on le punissait pour ses absences mentales.
Pas d'insolence, pas de tricherie. Juste des absences.
Ses pensées vagabondaient en plein cours, comme un cerf-volant tiré vers des cieux plus cléments.
Mais la réalité, elle, avait les pieds bien ancrés dans le carrelage poussiéreux des salles de classe.

Les instituteurs n'avaient pas de patience pour les rêveurs.
Et les questions tombaient parfois comme des couperets.
Des "Iyed, réponds !" surgis du néant, alors que lui se trouvait à mille lieues de là —
dans un monde sans murs, sans tableau noir, sans cahier 48 a carreaux faits de papiers reczcle dont une partie du prix etait supporte par l etat depuis 50 ans.

Il ne répondait pas. Ou répondait à côté.
Et ça finissait souvent mal.
Un mot dans le cahier, une convocation, une humiliation.

Il avait ramené plus d'une invitation adressée à ses parents.
Des feuilles quadrillées froissées qui, dans son sac, pesaient plus lourd qu'un cartable rempli de livres.
Et l'entretien en classe… Ah ça, il s'en souvenait.
Sa mère, debout à côté de lui, attrapant son oreille d'un geste sec.
Pas de colère. Pas même de honte.
Juste un réflexe. Une chorégraphie bien rodée.

La gifle claquait — légère, presque symbolique —
mais suffisante pour satisfaire l'institutrice, pour montrer qu'on "faisait quelque chose".
Ancienne génération. Ancienne méthode.

Chez eux, les baffes faisaient partie du décor.
Comme on disait :
"On a tous pris des gifles, et alors ? On n'en est pas morts. Labès."
Non. Pas morts.
Mais peut-être un peu éteints.

Ses songes étaient faits des rêves qu'on inculque aux enfants dès le plus jeune âge : « Weldi deviendra pilote et emmènera sa mère en pèlerinage. » Ce rêve, répété sans cesse, devint le seul synonyme de réussite. Il rêvait déjà de nuages, d'uniforme, d'espace , de gloire. On disait que les pilotes étaient riches, alors il se disait qu'il sortirait sa famille de là où elle était. Seulement, ces rêves restèrent exactement ce qu'ils étaient : des rêves qui disparaissent en se réveillant le matin. Il ne fut pas le premier de son espèce dans le ciel ni dans l'espace, mais l'ambition, malgré l'échec scolaire avant le bac et le centre de formation bancal où il devint apprenti mécanicien sans jamais toucher de près ou de loin un moteur, ne se laissa pas si facilement enterrer. L'image d'un Neil Armstrong sur la surface lunaire en Noir et Blanc sur un livre d'ecole avait marque quelque part son subconscient.

Les jours passaient, l'un après l'autre, sans grand changement.
Des jours sans goût, sans pli.
Le genre de jours qu'on oublie avant même qu'ils finissent.
Juste là pour que le temps continue de tourner.

Un matin, sans qu'il y pense vraiment, Iyed alla récupérer son passeport.

Il avait oublié jusqu'à son existence. Un mois s'était écoulé depuis le dépôt du dossier.

C'est Arbi, le chef du commissariat, qui fit envoyer le message.
Il ne se déplaçait jamais lui-même.
Il appela le garçon du café d'en face — un ado qu'on appelait "le petit Fadhel" — et lui dit de passer à l'atelier prévenir Iyed que le livret vert était prêt.

Il n'y alla pas tout de suite. Il prit son temps.
La police, ce n'était jamais un lieu qu'on fréquentait avec légèreté.

Quand il arriva, le policier au comptoir — un type aux moustaches en accent circonflexe et au ton de blagueur autoritaire — ricana en flairant l'air :
"Alors, t'as décidé de voyager et de nous ramener du chocolat ? Si tu vas en Turquie, pense à ramener un peu d'habits, mais attention… qu'on t'attrape pas à faire de la contrebande, hein !"

Iyed sourit. Pas vraiment par politesse.
Un demi-sourire de figurant, coincé entre fatigue et capitulation.

Il prit le passeport sans le regarder et le glissa dans sa poche, comme s'il ne savait plus quoi en faire.

En rentrant chez lui, il le cacha directement sous le lit.
Nonchalamment. Sans cérémonie.
Il évita soigneusement de le sortir devant sa mère.
Elle le surveillait de plus en plus, posait des questions sur ses sorties, sur ses absences, sur ses silences.

Les rumeurs allaient bon train.
On parlait de rafles de jeunes hommes qui n'avaient pas encore fait leur service militaire.
Des descentes surprises. Des listes. Des camions.

Sa mère craignait que son fils maigrichon ne finisse dans une caserne de l'armée.
Soldat, lui ?
Aucune chance.
Il n'avait pas la carrure.

Trop maigre. Le dos légèrement courbé. Le regard flou.
Un teint pâle, presque cireux, anémique.
Un duvet timide en guise de moustache, une barbichette récalcitrante.
Même sa barbe semblait se refuser à lui.

Et pourtant, on s’étonnait toujours de voir la facilité avec laquelle il maniait le cric. Comme une curiosite de cirque.

Chapitre III — Appollo 13

Le rêve devint lentement un souvenir.
Un de ces souvenirs qu'on range dans un coin du crâne comme une boîte vide qu'on garde « au cas où ».
Iyed y repensait parfois en souriant vaguement, comme on sourit à une vieille photo mal cadrée :
pas de honte, mais un brin d'incrédulité.
Fou, il s'était dit. Fou même d'y avoir songé.

Ses recherches sur les voitures, les catégories, les moteurs diesel, les records de vitesse dans les lacs salés…
Tout cela avait moisi des mois durant sur une vieille clé USB de 256 méga.
Une relique.
Un vieux lecteur MP3 recyclé, qu'il avait rechargé plus souvent avec la poésie chantee de 113 et de IAM qu'avec des fichiers texte.

Il se souvenait encore des trajets au Publinet, où son pote King, pour un dinar symbolique, lui copiait ses disques pirates en faisant mine d'être un DJ.
Les textes de Wikipedia traduits en arabe, les vidéos qu'il avait téléchargées à l'arrache, les essais de vitesse sur sel —

tout cela avait lentement viré à l’oubli,
comprimé en format .zip,
embaumé dans une technologie déjà périmée.

Mais un reste d’ambition refusait de crever.
Une brindille têtue, tordue, crasseuse, repoussant entre les fissures d’un trottoir.

Petit à petit, il s’était mis à regarder de l’autre côté de la Méditerranée.
Le rêve américain s’effritait.
Restait l’Europe.
Plus proche. Plus concrète.
Plus risquée aussi.

Il entendait des histoires.
Des légendes locales, racontées dans les cafés et embellies à chaque récitation.
Un type qui avait traversé en jet-ski jusqu’en Sardaigne.
Un autre qui avait épousé une Allemande de soixante balais, juste pour les papiers.

Tous revenaient un jour, cheveux gominés et lunettes fumées, au volant d’une Golf 4 Diesel bleue.
Tous devenaient des demi-dieux de quartier.

Partir légalement ? Inutile d'en rêver.
Le visa, c'était un jeu de loterie truqué.
Mais partir clandestinement ?
Trouver un passeur, un bateau de fortune ?
Ça, c'était encore envisageable.

À quel prix, par contre, il préférait ne pas y penser.

Son boulot l'usait.
Le patron, le surnommait „Asfour" (l'Oisillon) à cause de sa petite carrure et de sa voix nasillarde, lui balançait son maigre salaire comme on jette une pièce à un mendiant.
Iyed ne se souvenait même plus de son vrai nom.

Ce travail qu'il disait temporaire avait fini par lui coller à la peau comme une mauvaise odeur.

Un jour, il se regarda dans le miroir de la salle de bain commune.
Il ne vit rien d'autre qu'un gars maigre, penché, les yeux cernés, une moustache à moitié convaincue…
et cette barbiche qui ressemblait plus à un doute qu'à un choix.
Il recula, revint, vérifia l'ampoule.
Le reflet semblait vouloir disparaître lui aussi.

2008 arriva, comme un bruit sourd.
Dans les rues, les visages se durcissaient.

Gafsa brûlait.

Les mines de phosphate, poumon économique du pays, s'étaient transformées en barils de poudre.
Les révoltes étaient étouffées à la télé nationale, mais filtraient à travers la 2eme Chaîne et Rai Uno, captée à moitié par les antennes hertziennes rouillées depuis le temps que Gammoudi rapporta une Or à la Tunisie.
On entendait parler d'électrocutions, d'accidents suspects, de silences plus bruyants que les slogans.

On accusait le président de tout, mais sans jamais nommer les choses.
Pas même entre quatre murs.

Le café d'en face, tenu par Fadhel, garçon de salle et journaliste improvisé, se muait en centre de rumeurs.
Certains disaient qu'il rapportait tout aux flics.
D'autres juraient qu'il détestait le régime.
Dans le doute, on hochait la tête en silence.

Dès qu'un homme en veste de cuir entrait, on détournait les yeux.

Iyed aussi se méfiait.

Il virait les clients trop bavards.

Il répondait à peine quand on lui demandait son avis sur « ce qui se passe à Gafsa ».

Il avait collé la photo du président au-dessus de son établi.

Pas par conviction,

mais comme on met une main de Fatma pour proteger d'un mauvais augure, ou d'un œil envieux .

Les vieux posters mauves de 2005, fanés, graisseux, tenaient encore bon sur les murs.

Chapitre IV — Stripes under the Stars

2008, ce n'était pas que les manifs ou la galère dans le Sud.
C'était aussi l'année des clubistes.
Les fans du Club Africain, les vrais, les rouges et blancs, hystériques jusqu'à la moelle.

À leur tête, un président proche du régime, patron de la plus grosse boîte de bière du pays. L'argent coulait comme la Celtia dans les cafés.
Le club se refaisait une santé : jeunes talents, anciens solides, du cœur et du caractère.

Iyed suivait tout ça de près.
Clubiste par héritage.
Son père, en short devant la télé chaque week-end, gueulant comme un fou, croyant pouvoir changer le match par ses cris.

Cette saison-là, le CA jouait sérieux.
Ils avaient dérouillé l'Espérance 3–0 au derby, au stade du 7 Novembre à Radès. Son père disait que ça lui rappelait le 5–0 de 1985.
Mais rien n'était encore joué.

Le dernier match, c'était contre l'Espérance de Zarzis.
Un match à gagner absolument.
L'Étoile du Sahel jouait en même temps. Si elle gagnait et que le CA flanchait, c'était foutu.

Iyed n'avait pas eu de ticket. Trop cher, trop rare.
Il avait décidé d'y aller quand même, coûte que coûte.

Radès, ce jour-là, c'était un champ de bataille.
Des flics partout, des barrages, des contrôles au faciès.
Iyed partit dès l'aube, bus en retard, routes bouchées, rien ne roulait.

Il passa la journée sur le parking du stade avec des milliers d'autres fans sans billet.
Tous rêvaient d'une brèche dans la sécurité pour se faufiler dans les gradins.
Mais rien. Trop de flics, trop de matraques.

Le match, lui, fut un enfer.

Le CA encaissa un but.
Silence de mort dans la foule.
Puis, coup du destin : le gardien de Zarzis se blessa.
Ils durent faire rentrer l'entraîneur des gardiens comme

remplaçant.
Un gardien de fortune, dépassé, qui encaisse deux buts coup sur coup.
Le CA repassait devant.

Mais ça restait tendu.
Mouelhi, un jeune clubiste plein d'avenir, se pète les croisés.
Civière, larmes, silence dans les tribunes.
C'était chaud, dur, physique.
Presque 120 minutes de stress à tordre les tripes.

Iyed, lui, était toujours dehors.
Pas vu un ballon. Mais il vivait le match à travers les clameurs du stade, les cris, les chants, les rumeurs.

À la fin, coup de sifflet.
Victoire. Champion.

L'euphorie explose.
Mais pas longtemps.

Les flics chargent.
Matraques, gaz, cris, dispersions.
Iyed court, jambes en feu, écharpe rouge et blanche au cou, casquette vissée, le cœur plein de joie et de trouille.

Il finit par atterrir au centre-ville.
Il voulait rentrer, mais l'ambiance autour du Jardin du Passage l'aspira.
Un coin bizarre la nuit : zonards, clochards, alcoolos, petites frappes.
Un endroit parfait pour plonger la tête la première.

Il se retrouva devant un entrepôt d'alcool clandestin, de l'autre côté de la rue.
Deux bières à ras le trottoir, caché derrière une camionnette, rue Habib Thameur.
La tête tournait. L'alcool montait. La victoire résonnait encore.

Puis, trou noir.

Il revint quelques heures plus tard aux urgences de l'hôpital Habib Thameur.
Allongé sur un brancard de fortune, le crâne qui cogne.
Plus un sou. Plus ses papiers. Même pas sa carte d'identité.

Dans le couloir, un homme hurlait. Il voulait récupérer sa femme, victime de violences.
Il explosa un extincteur contre une porte où le personnel s'était barricadé.

La fumée envahit le couloir. Iyed sortit, étouffé, hagard, sans comprendre ce qu'il foutait là.

Il dormit sur une dalle en faux marbre glacé, comme un chien.

Le matin, il reprit la route.

Il resquilla le métro à Place Barcelone, puis attrapa un bus 23 vers Bouragba.
Il n'était pas le seul ce matin-là à rentrer les poches vides, le cœur plein, encore groggy.

Le CA était champion.
Et il avait vécu cette nuit-là comme une guerre gagnée à moitié.

Chapitre V : “Houston, we have a problem”

Encore un Aïd el-Kebir. Encore ce rituel absurde apres l‘offrande : la route, les visites obligées, les remarques qui blessent à moitié en rigolant. Iyed devait s’y plier, comme chaque année, embarqué dans le vaisseau parental pour une tournée interstellaire entre Jedaïda et Tebourba, chez les deux clans : les paternels d’abord, les maternels ensuite.

Mohamed, lui, échappait à la mission. Resté à la base, à dormir ou siroter son café à la terrasse du coin. Privilege d’aîné, ou simple stratégie d’évitement mieux huilée.

Ils partirent tard dans l’après-midi. À bord de la vieille Audi 80 diesel pastel-vert, ou plutôt ce qu’il en restait. Elle toussait comme un asthmatique au réveil, ne démarrait plus qu’au starter, et crachait des nuages de fumée noire dès qu’on touchait la pédale. Sa mère montait à l’arrière en tirant la gueule, comme d’habitude. Visage de dégoût permanent. Le père, chemise ouverte jusqu’au ventre, laissait apparaître un sous-pull beige et un bide gonflé par l’âge et le pain a 180 millimes mais les boulangers ne rendaient que rarement les 20 millimes ou inventait un prétexte pour vendre le sachet au pris du reste de la monnaie, ce qui faisait pester le vieux. Aux

pieds, des sandales en cuir synthétique qui avaient remplacé ses chaussures de fonctionnaire depuis la retraite.

Dans la bagnole, plus de musique ni de commentaires politiques : la nouvelle radio Zitouna FM, chaîne religieuse , imposée par décret et diffusée par le gendre du président. avait remplacé tout le reste. Le Coran récité selon la lecture de Cheikh El Barraq en continue en ce jour de fête.

Arrivés à Jedaïda. Ancien bled oublié, jadis avec un aérodrome et une antenne radio pendant la dernière guerre. Maintenant, un lotissement paumé, traversé par un rond-point avec une statue en forme d'artichaut grotesque, en souvenir d'une agriculture amenée par les Italiens il y a presque un siècle. On tournait autour comme dans une boucle spatiale, et on atterrissait dans la "nouvelle ville", construite il y a un demi-siècle. Pas d'égouts, pas de plan d'urbanisme.

Juste des maisons bricolées, des trottoirs inondés dès qu'il pleuvait, des odeurs de merde et de bétail quand les réservoirs débordaient. Ce jour-là, il ne pleuvait pas, mais après les sacrifices, les ruelles ruisselaient de sang animal dilué à l'eau de javel. Une rivière rouge coulait le long du trottoir. La fête, version locale.

La visite commençait toujours par la même maison : celle de la jeune tante, veuve, deux enfants. Un fils, un peu plus vieux qu'Iyed. Une fille, un peu plus vieille que Mohamed. Si elle avait été plus jeune, ils auraient sûrement tenté de la lui coller, façon "solution locale". Mais elle avait déjà sa croix à porter. Les enfants, eux, avaient eu droit à un petit coup de pouce : écoles privées, frais payés en crédit et cotisations familiales. Résultat : un cousin au volant d'une Peugeot 206 grise qui jouait au caïd comme s'il roulait en Porsche. Tee-shirt moulant, Lunette noire, et ce ton de mec qui savait mieux.

Il se moquait gentiment d'Iyed, lui lançant une phrase qui tombait du ciel :

— « C'est quoi ton Facebook pour que je t'ajoute ? »

Iyed ne comprenait même pas la question. "Bouk qui ?"

Ce jour-là, il découvrit l'existence d'un monde parallèle, d'un "réseau social". Un univers où ses cousins échangeaient des photos, des messages, des statuts, avec des gens qu'ils ne voyaient jamais. Ça parlait d'amis, de contacts, de monde, de virtualité. Pour Iyed, tout ça restait flou.

Trop neuf. Trop loin.

Mais le pire, c’est qu’il s’en sentit minuscule.

Le reste de la tournée familiale se passa comme chaque année. Après la tante, ce fut le tour

des oncles, qui vivaient juste en face, dans l’ancienne maison du patriarche. Rien n’avait bougé depuis l’enfance d’Iyed. Le même carrelage usé, les mêmes murs jaunis, la peinture qui s’effritait, le vieux buffet en bois massif que personne n’osait déplacer. Tout semblait figé dans le temps, comme si personne n’avait eu l’idée ou le courage de changer quoi que ce soit depuis la mort du grand-père. Iyed se souvenait des veilles de l’Aïd passées ici, à dormir par terre sur des matelas défoncés, entouré des cousins, à attendre le matin du sacrifice.

Le mouton, lui aussi, faisait a l‘epoque le trajet à l’arrière de la vieille Audi 80, le coffre calé à moitié ouvert, attaché d’un côté avec une ficelle, maintenu de l’autre avec un bout de bois trouvé à la va-vite. Un bricolage habituel. Rien n’étonnait plus personne. Dans le quartier, tout le monde faisait pareil, ou pire.

Le rituel se poursuivait toujours de la même manière : après le sacrifice, la viande sacrée devenait chez les voisins rapidement prétexte à festin alcoolisé. Des frères habitaient à côté,

sortaient les bouteilles cachées, et les verres se remplissaient aussi vite que les voix montaient.

Les discussions dérapaient, les rancunes anciennes refaisaient surface, et inévitablement, les cris couvraient bientôt les éclats de rire. Si les femmes avaient oublié de planquer les couteaux bien aiguisés, ça pouvait mal tourner. Il était déjà arrivé que le père d'Iyed soit appelé en renfort en pleine nuit, pour transporter en voiture un ou deux blessés à l'hôpital de Tebourba. Il se souvint très bien des taches de sang sur la banquette arrière, qui malgré les nombreux lavages s'étaient transformées en tatouage dans la chair mousseuse des sièges. Le drame n'était jamais bien loin, comme un invité régulier.

Iyed, lui, était ailleurs. Il répondait à côté, ou pas du tout. Son regard était vide. Ses tantes le trouvaient encore plus absent que d'habitude. Sa mère soupirait à voix haute, se tournant vers qui voulait l'écouter pour raconter encore une fois que « ces absences », il les avait depuis petit. Elle disait qu'un médecin l'avait vu, mais n'avait rien trouvé. Elle jurait que son cœur de mère le savait : son fils était malade. Pas physiquement, non, mais "malade d'en dedans", comme elle disait. Et que les médecins, ici, c'était tous des incapables. Elle promettait encore qu'un jour, elle l'emmènerait voir un « professeur » à

Tunis. Un vrai. Elle le jurait sur la tête de ses enfants, sur Dieu, sur sa propre vie.

Iyed connaissait la rengaine. Ces promesses, il les entendait depuis qu'il savait parler. Elle jurait, chaque année, à chaque rechute, à chaque malaise, et puis plus rien. De professeur, il n'en avait jamais vu un seul. Juste des mots vides, des lamentations répétées en boucle. À force, même les voisins n'y croyaient plus.

Ce jour-là, c'était cette découverte qui le préoccupait. Facebook, des cousins du monde entier, de vieux contacts, et surtout Rym. Oui, Rym, la fille de l'un des cousins de son père, immigré en Allemagne dans les années 80. À l'époque où aucun visa n'était nécessaire, et qui s'était installé là-bas. Iyed avait toujours, au fond de lui, blâmé son père de ne pas avoir profité de cette vague. Sa vie aurait été tout autre.

Rym était une âme d'un été. Ils étaient adolescents, elle était venue en visite, peut-être pour un mariage ou un enterrement. Sur le papier, elle était allemande. Et ça se voyait. Les manières, la sophistication, l'accent étranger quand elle parlait tunisien, le parfum. Il s'était épris d'elle, comme on peut l'être

à quinze ans. Elle était repartie sans jamais qu'il ose lui avouer quoi que ce soit.

Il avait cru apercevoir sa photo sur le profil vite exposé d'un cousin. Iyed se faisait déjà des idées. Comment la recontacter ? Que lui dire ? Il se voyait déjà l'épouser, décrocher un titre de séjour en Allemagne. Son imagination était partie bien loin.

Ce soir-là, ils rentrèrent tard chez eux après la tournée des maisons et des cimetières. Les parents s'écrasèrent rapidement sur le lit. On entendait son père ronfler comme un métronome, faisant presque vibrer les murs. Les pauses qu'il faisait de temps à autre devaient être une aubaine pour sa mère, qui devait en profiter pour fermer l'œil. Iyed resta éveillé devant son écran, dans le noir.

Son père maudissait cet appareil, jurant entre ses dents qu'il finirait par le jeter par la fenêtre ou couper les fils téléphoniques. Mais depuis l'arrivée du haut débit et du Wi-Fi, Iyed avait le luxe d'avoir le PC dans sa chambre, qu'il partageait avec son frère. Tous ces jurons restaient sans suite. Son père devait sûrement se dire que c'était mieux qu'il traîne sur Internet plutôt que de rentrer défoncé au petit matin. On ne posait jamais de questions à l'aîné. Il avait connu un mariage

éclair et un divorce encore plus rapide. Tant qu'il ramenait un salaire de son job hérité presque automatiquement de son père, tout le monde fermait les yeux.

Iyed resta tard cette nuit-là à déchiffrer le processus d'inscription sur Facebook. Il avait complètement oublié son mot de passe e-mail et mit presque autant de temps à créer une nouvelle adresse. Il travailla son image, enjoliva son profil. D'un coup de clic, il devint "technicien supérieur" et bossa chez Mercedes. Ça sonnait bien. Ça pourrait séduire Rym, pensa-t-il. Travailler pour des Allemands, ça ferait sérieux.

Le contact avec ses cousins ne se fit pas sans moquerie. Le lendemain étant férié, ils étaient tous connectés, surtout les étudiants. Les messages qu'il reçut furent bien sûr agrémentés de vieux surnoms, parfois cruels, d'autres inventés avec les années. Il ne répondit pas. Ne savait pas trop quoi dire. Ni même comment utiliser la messagerie Facebook. Il se sentait idiot.

Pourtant, à la maison, c'était lui l'expert en technologie : réparateur d'électroménager a ses temps perdus, technicien de la parabole, responsable du téléphone de maman. Mécanicien à temps plein, électricien à temps partiel, et seul capable de payer

la connexion Internet à temps. Une connexion fournie par le fournisseur national, en rade un jour sur deux, avec un service client inexistant. Deux heures au téléphone pour entendre que "ça vient de l'opérateur". Fin de l'histoire.

Après une multitude d'hésitations, il lança d'abord un poke, puis une invitation à Rym. Sans la photo de profil, il n'aurait jamais deviné que c'était elle. Elle utilisait un pseudo du genre "Rym Rymoucha", et Iyed ne comprenait pas pourquoi les gens s'infligeaient ce genre de surnoms. Ça lui semblait presque idiot, enfantin, comme si le virtuel donnait une excuse pour ne plus être soi-même.

Il guetta une réponse toute la nuit, les yeux rivés à l'écran. Finalement, il s'endormit au petit matin, vidé, pour se réveiller vers midi, tiré du lit par les cris de sa mère qui le traitait de feignant bon à rien. Il devait aller acheter le pain pour le déjeuner, encore un plat de restes — viande de la veille, recuisinée dans une sauce à l'artichaut et aux petits pois. La saison de la viande venait de commencer, mais il savait qu'elle ne durerait pas. Au prix où elle se vendait, il se disait que les bouchers devaient être plus riches que les dealers de coke.

Avant de sortir, il ralluma le PC, subissant au passage les insultes et les malédictions de sa mère, juste pour vérifier s'il avait reçu une réponse. Son plan de vie en dépendait. Mais quelques jours plus tard, tout bascula. Un remous sur le net, des rumeurs qui gonflaient comme une vague. Et puis, bam, Ammar frappa : Facebook fut bloqué. Le pays entier coupé de la plateforme. Un coup de sabre net.

Iyed, qui n'avait jamais été concerné par la politique, les manifs, les droits ou la liberté d'expression, se retrouvait soudain otage de tout ça. Chaque soir, dès qu'il rentrait du boulot, il vérifiait. Il tentait encore et encore de se connecter, espérant, priant presque, pour que la page se charge. En vain. Juste un écran blanc, et ce message en anglais : 404 - Not Found. Comme si Rym avait disparu avec le site. Sa frustration montait. Il devenait irritable, nerveux. Il maugréait à voix basse contre le régime, puis contre les opposants. Il ne savait plus qui maudire. Son père l'entendit rager une fois de trop et lui lança sèchement de la fermer, qu'il allait finir en prison à force de parler comme ça.

Même au café du coin, Facebook était devenu un sujet. Les rumeurs allaient bon train : on disait que le régime n'allait plus censurer, mais surveiller. Qu'ils allaient laisser les gens parler

pour mieux les attraper ensuite. Sur France 24, Al Jazeera, on parlait de liberté de parole, de répression numérique, de censure. Iyed, lui, n'en avait rien à foutre. Il n'avait d'yeux que pour Rym. Elle était devenue son obsession, son échappatoire, son futur imaginaire.

Son frère, agacé de le voir tourner en rond comme un chien en cage, lui balança une vanne salace : qu'il aille se branler deux-trois fois, ça le détendrait peut-être.

Et puis, après des semaines d'attente, Facebook finit par revenir. Le réseau, lentement, fut rétabli. Mais l'ambiance avait changé. On disait de faire gaffe, de ne rien poster de politique, de surveiller ses likes, ses commentaires. La paranoïa s'était installée.

Iyed se reconnecta immédiatement. Il chercha Rym. Mais le poke qu'il avait envoyé ne menait plus à rien. À la place de son nom, il y avait juste une mention : "Utilisateur Facebook". Plus de photo. Plus de profil. Juste un fantôme.

Il ne comprenait rien. Elle avait peut-être supprimé son compte. Peut-être changé de nom. Peut-être... Il préférait ne pas y penser. Mais au fond, il savait : l'histoire s'était refermée avant même d'avoir commencé.

Chapitre VI – Silent Sea

2009 se passa sans particularité. Le club avait remporté son dernier titre en 2008. L'Espérance reprit la forme et le dessus. Comme une alternance de royauté, ou un coup de sifflet qui annoncerait que la récréation était finie.

Les Clubistes étaient encore coincés en 2008, à vénérer les victoires de l'année passée, à espérer voir Mouelhi revenir à son sommet malgré la blessure et les rumeurs : l'opération qu'il avait subie à l'étranger se serait mal passée, et il aurait failli perdre son extrémité. L'air restait tendu, les événements de l'année précédente flottaient encore entre les lignes.

Les chaînes étrangères disparaissaient au nom de la numérisation du réseau hertzien local. L'antenne de Bougarnine s'éteignit finalement. Mais les esprits étaient ailleurs, les regards vagues. Une année grise, comme couverte de nuages, dans un pays qui ne connaît que 60 jours d'hiver ; le reste, c'est un été permanent, chaud, humide, soufflé par le sirocco ramenant le sable du désert.

L'euphorie s'évanouissait. Les années de vaches maigres commençaient. Seuls quelques-uns avaient bien profité de la

chair tendre et grasse, laissant aux autres le fardeau, comme des boucs émissaires poussés vers Azazel.

Les élections de cette année-là allaient dans la même direction. Même les candidats des quatre partis faisaient l'éloge du président en place. 89 % sans surprise. On voyait des barbus, des opposants, partout. Une paranoïa constante. On racontait que des fidèles, à l'aube, voyaient leur chemin détourné vers Bouchoucha sans aucun prétexte.

L'imam de la mosquée priait le vendredi pour la « longue vie et règne de Ben Ali ». Les gens souriaient sans répondre, ou faisaient un petit mouvement de tête, comme un soupir silencieux devant cette profanation du lieu de culte.

La plupart se souvenaient encore, comme d'une légende, des événements de janvier 1984 et de la répression qui s'ensuivit. Personne ne voulait visiter les cachots d'Ennadhour. Une tradition bien installée depuis la colonisation française, où les opposants finissaient au Borj El Khadhra, ou dans ce lieu qu'on appelait « El Hafer », la fosse – un fossoyeur qui enterrait ses victimes vivantes.

Iyed, lui, écoutait en silence. Il entendait toutes ces histoires au café, racontées entre les dents, le dos courbé pendant une partie

de chkobba. Il ne répondait jamais. Comme s'il était sourd. Il avait appris la méfiance. Ces bavards étaient peut-être des informateurs, qui le balanceraient volontiers aux flics. Et il verrait son nom apparaître dans un texte commençant par : « Il fut rapporté que… »

Un jour, au cours de l'une de ces nombreuses conversations avec de vieux retraités pleurant les années 60 dorées, quelqu'un mentionna un ingénieur tunisien qui avait eu le projet fou de transformer le sud du pays en une mer intérieure. Il voulait creuser un canal depuis la côte jusqu'au Chott el Djerid – cette étendue salée sans fin, qu'on disait autrefois être un lac.

On racontait que l'ingénieur était un génie, et que, justement à cause de ce génie, le régime l'avait écrasé. Réprimé, poussé à l'exil.

C'était la première fois qu'Iyed participait à une conversation de ce genre. Le projet de lac artificiel, comme l'Oued el-Kebir en Libye, ne l'intéressait pas plus que ça. Mais Chott el Djerid, oui. Ce nom résonnait. Comme beaucoup de régions du pays, il lui était familier sans qu'il n'en ait jamais foulé le sol. À part le Grand Tunis, ou deux ou trois fois la côte, il ne s'était jamais aventuré plus loin.

Il posa quelques questions sur la région, sur l'étendue de sel. Mais personne ne pouvait lui donner de réponse satisfaisante. Eux-mêmes ne l'avaient jamais vue. Ils colportaient ces récits comme des légendes urbaines.

Il maudit Fadhel de ne pas avoir encore installé le Wi-Fi jusque-là. Et se maudit lui-même d'avoir encore ce vieux Evertek comme téléphone, au lieu d'un de ces nouveaux smartphones.

Il rentra plus tôt chez lui et lança sa propre recherche.

Les images fournies par Google, les dimensions du Chott, l'impressionnèrent. Il resta bouche bée. S'il ne pouvait pas aller à la montagne, alors la montagne viendrait à lui.

Il se surprenait encore, après tout ce temps, à rêver. Presque quatre ans s'étaient écoulés depuis que cette idée étrange, insensée même, avait germé dans sa tête — et pourtant, elle vivait encore quelque part, discrète mais persistante, comme une braise que rien ne parvenait à éteindre. Ce rêve, il ne l'avait jamais complètement dissous. Il voulait être le premier, quelque part. Le premier à faire quelque chose de grand, de différent, de libre.

Mais il ne l’avait jamais été. Personne, dans son entourage, ne l’avait jamais été non plus. Il n'était qu’un nom de plus dans la lignée des anonymes. Et pire encore : dans son quartier, dans sa propre maison, on le considérait toujours comme le dernier des demeurés. Même ses parents ne voyaient en lui qu’un poids, un fardeau silencieux, docile, et trop faible pour même rêver de se marier un jour. Ils craignaient d’ailleurs qu’il ose leur annoncer un jour qu’il était amoureux — ou pire, qu’il envisageait une relation sérieuse. Cela les embarrasserait plus qu’autre chose.

Il allait bientôt avoir vingt-quatre ans. Et jusque-là, hormis les avances timides et maladroites d’une fille de joie — qu’il n’avait même pas osé embrasser jusqu’au bout — jamais une femme ne l’avait approché, jamais une main ne s’était tendue vers lui avec ce soupçon de tendresse ou de désir.

Son frère, lui, c’était une autre histoire.

Gras, bedonnant, le teint plus foncé qu’Iyed, il portait toute l’année la même chemise blanche à manches mi-longues, peu importe le climat, toujours accompagnée d’un pantalon noir mal repassé et de ses chaussures en cuir déformées par ses pieds plats. Mohamed, de prime abord, ressemblait à une brute épaisse, un glouton qui, enfant, dévorait pour deux et ne laissait

à son frère que des miettes. Mais ce gaillard savait parler. Il aurait pu faire vendre sa chemise à un sans abri. Séducteur, rieur, à l'aise partout — il faisait sourire les femmes, plier les hommes, et se faire respecter dans n'importe quelle ruelle. Il travaillait à la municipalité, au même poste que leur père avant sa retraite. Tout le monde le connaissait, tout le monde le saluait. Avoir un ami travaillant à l' administration qui pouvait rendre les files d' attente plus courte n'était jamais de refus. On l'appelait respectueusement Si Mohamed weld Moez. Et Iyed, même quand il marchait à ses côtés, restait invisible. Lui, il n'était que Iyed weld Hasna, Asfour pour les Intimes, un nom sans prestige, une ombre dans la lumière du frère.

Chapitre VII – Super Étendard

Connaissez-vous ce phénomène étrange ? Ce moment où vous pensez à quelque chose — une idée, un objet, un mot — et qu'à partir de là, vous commencez à le voir partout ? Comme si le monde entier s'était mis d'accord pour vous en rappeler l'existence. Même dans des lieux familiers, soudain, cette chose apparaît, vous saute aux yeux, et vous laisse perplexe. Était-elle là avant ? Ou est-ce votre regard qui a changé ?

Iyed en faisait l'expérience tous les jours, maintenant. C'était devenu une obsession discrète mais insistante. Il voyait des Peugeot 404 partout. Ce vieux modèle, vestige d'un autre temps, presque disparu des routes, semblait le suivre comme un fantôme. Un désir diffus, sans logique, mais bien réel.

Il en aperçut une sur Facebook. Une casse mécanique, quelque part du côté de Mnihla, postait une série de photos floues et poussiéreuses — une vitrine numérique typiquement tunisienne, où les pages Facebook faisaient désormais office de vitrines professionnelles, de cartes de visite, de moteurs de recherche. On n'allait plus sur Google. On demandait sur Facebook : "ayya brabi, ken fama moteur Clio 1.4 mazout ?"

Iyed ne cherchait pas une 404 ce jour-là. Il était à la recherche d'un module d'allumage d'occasion pour une vieille 106 bleue qu'il avait au garage depuis une semaine. Une caisse déglinguée, bringuebalante, avec plus de pièces venues de donneuses que d'origine. Même les portières n'étaient pas de la même nuance de bleu. Une sorte de patchwork roulant. Et le propriétaire, résigné, acceptait qu'on y monte une pièce d'occasion, du moment qu'elle redémarre.

Et pourtant, ce fut une 404 qui accrocha son regard. Une carcasse, plantée dans un coin d'image. Il écrivit un commentaire rapide sous la photo :
"pri svp"

La réponse ne tarda pas. Pas un prix, non — une invitation en privé, typique des vendeurs Facebook :
"ija prive"

Ça avait quelque chose d'absurde et d'intime à la fois, comme si on lui proposait un appel sur une ligne érotique.

Il attendit. Puis, après quelques échanges hésitants et un peu de marchandage, on lui annonça le prix : 1000 dinars. La voiture n'avait plus de moteur. Le bas de caisse était rongé par la rouille, les sièges manquaient, le tableau de bord avait été

arraché, le volant pendait comme un os. Une donneuse, clairement, déjà cannibalisée par d'autres 404 en souffrance. Une épave.

Il tenta de négocier. Proposa un paiement en deux fois. L'homme éclata de rire :

— "Nheb l'flouss cash, rani manich nbi3 frigo."

Iyed n'insista pas. De toute façon, il n'avait ni chéquier ni compte bancaire. Juste une carte e-Dinar à moitié inutile, bonne à recharger son téléphone et à payer l'électricité dans les bureaux de poste. Le reste, il le faisait toujours en liquide, à l'ancienne.

La facture, en revanche, allait être salée. Et il n'avait même pas encore pensé à la remorque pour aller chercher la bagnole.

Il fixait la photo de la 404 sur son téléphone. Une carcasse vide. Un fantôme. Et pourtant, il la voulait. Il ne savait pas vraiment pourquoi. Ce n'était pas pour la réparer — elle était irrécupérable. Ce n'était pas pour la vendre — personne n'en voudrait. C'était… autre chose. Une pulsion, un besoin silencieux. Peut-être le rêve d'en faire un projet. Une sculpture ? Un abri ? Un symbole ?

Il ne savait pas encore. Mais il sentait que ce tas de ferraille parlait à quelque chose en lui. Et cette voix-là, il n’avait plus envie de l’ignorer.

Chapitre VIII – Bf-109

Pendant des années passées au garage, Iyed n'avait pas vraiment gravi les échelons. Il était encore "l'apprenti", comme au premier jour. Et son maalem, son patron, le vieux Am Salah, passait plus de temps assis derrière la boutique à se curer les orteils qu'à réparer des voitures. Quand il intervenait, c'était pour cracher des commentaires sordides ou blasphémer à pleins poumons — surtout pour critiquer le travail d'Iyed, même quand ce dernier était bien fait.

Iyed, lui, apprenait. Lentement, mais sérieusement. Il passait ses nuits à chercher sur internet, à regarder des tutos, à lire des forums de passionnés. Tout le contraire d'Am Salah, dont la formation s'était figée le jour même où il avait quitté le centre d'apprentissage, trente ans plus tôt. Parfois, Iyed le soupçonnait d'être illettré, s'il ne l'avait pas vu un jour à la mosquée, un Coran entre les mains, qu'il tenait comme une amulette plus qu'un livre.

Mais malgré tout, Iyed prenait de plus en plus d'initiatives. Les clients, souvent, venaient directement à lui. Ils l'appelaient par son prénom. Ils évitaient Am Salah, cette relique d'un autre temps qui passait pour une pièce de mobilier poussiéreuse.

Un matin, une Mercedes 190D pointa le bout de son capot. Blanche, intérieur bleu, anguleuse comme les années 90. Le genre de bagnole qu'on appelait encore Presidentielle dans le coin. Son propriétaire descendit avec ses lunettes aviator, sa chemise trop ouverte, et sa chaînette en or brillant au bout de laquelle pendait un rectangle gravé d'un verset coranique. Il lança à Iyed, sans même un bonjour :

— "Hey garçon ! Les freins grincent, faut les changer !"

Iyed serra le chiffon qu'il tenait. Il allait répondre, ou peut-être lui jeter le chiffon à la gueule. Mais Am Salah surgit soudain, tout sourire, l'échine courbée d'humilité comme un serviteur devant un bey. Il salua chaleureusement le client, lui serra les mains comme s'il venait d'entrer chez lui, et fit rapidement les présentations.

L'homme était "connu dans le coin" — le genre de type qui possède "deux, trois immeubles" et qui a "le bras long". Un client à ne pas contrarier.

Am Salah ordonna à Iyed de laisser tomber les autres voitures en attente, d'aller à la quincaillerie de la Mornaguia chercher des disques et des plaquettes Bosch, les plus chers évidemment.

— “Fais vite !”, cria-t-il, “le client va l’attendre au café, et naturellement, on le servira gratuitement.”

Paradoxalement, dans ce pays, c’était toujours les plus riches qu’on servait gratis. Les pauvres, eux, sortaient leur portefeuille même pour un café imbuvable.

Iyed, mécano mais toujours sans permis, grimpa dans une vieille Ford Fiesta blanche qui servait de voiture de cour. Une épave. Pas de portière. Pas de siège. Pas de lumières. Il installa un tabouret de hammam en guise de siège et démarra, doucement — les freins étaient quasi inexistants, mais la voiture, allégée, roulait.

Il dépassa le vieux cimetière anglais, où seuls les mausolées éventrés résistaient encore au temps. Les cadavres, disait-on, avaient été exhumés puis réenterrés au cimetière du Borgel à Tunis. Il continua le long des champs, sur deux kilomètres, jusqu’au rond-point. À droite, la grande mosquée, où les fidèles affluaient déjà pour l’Asr. Les marchands du marché municipal débordaient sur les trottoirs, les lycéens sur la rue principale. il tourna gauche et se gara à l’arrache, en double file devant le kiosque Esso, sauta du véhicule, traversa la rue sans vraiment regarder. Une main levée pour s’excuser auprès d’un

automobiliste qui pila net en klaxonnant, avant de l'insulter copieusement.

Au comptoir, un gamin de douze ans servait les clients. Il connaissait l'emplacement des pièces mieux que sa table de multiplication. Son père et son grand-père trônaient à l'arrière, fiers comme des coqs de cette relève assurée.

Iyed demanda les pièces. Il s'apprêtait à repartir quand le gamin le rappela :
— "Monsieur ! Vous n'avez pas payé !"

Le père intervint, l'air amusé :
— "C'est Asfour, le protégé d'Am Salah. Nos comptes sont bons avec eux."

Iyed leva les yeux, surpris. On l'appelait "Asfour" ? Ça lui allait. Léger. Discret. Observateur. Il sourit pour lui-même, monta dans sa carriole et repartit.

De retour au garage, Am Salah l'attendait, brûlant d'impatience. Il avait besoin de jouer au maître. Il ouvrit le capot de la Mercedes — bien qu'il n'y ait aucune raison de le faire — et s'exclama :

— “Admire-moi ça ! Tu toucheras jamais pareil, mon fils. Ça, c’est du vrai moteur allemand ! Six cylindres diesel turbo, pas comme tes jouets à trois cylindres d’aujourd’hui !”

Il avait les mains écartées comme un prophète qui prêche. Cinq doigts d’un côté, le pouce de l’autre, comme si Iyed ne savait ni compter ni entendre.

— “Ferme le capot maintenant, et au boulot. Change les freins.”

Et il retourna à sa chaise, derrière la boutique, en marmonnant quelque chose à propos des Allemands qui auraient dû gagner la guerre.

Le OM 606. C’était le nom qu’on murmurait entre initiés, celui qui revenait sans cesse sur les forums, entre deux posts mal traduits et trois vidéos floues. Un moteur presque mythique. Increvable, puissant, rustique mais noble. Il n’avait pas les fioritures électroniques des moteurs modernes ; il tournait à l’ancienne, à la sueur et au gasoil. Et Iyed s’était mis en tête de l’avoir.

Mais ce soir-là, il n’avait pas vraiment la tête au rêve. Il errait entre les pages Facebook de casses mécaniques comme on

marche dans une ville morte, avec un mélange de résignation et d'obsession. Il tombait souvent sur des liens vers YouTube, mais presque tous étaient bloqués ou inaccessibles. Quand ce n'étaient pas les restrictions de la connexion, c'étaient les cris dans la maison qui le ramenaient brutalement au réel.

Son père dormait à moitié dans le salon, le dos tourné, le ronflement gras et irrégulier, les intestins bruyants. Sa mère passait en fond, comme une ombre nerveuse, râlant contre la vaisselle mal rincée, les miettes laissées sur la nappe, ou Dieu sait quoi encore. Et Mohamed, son frère, éructait de la chambre :

— Éteins-moi ça ou je jette le PC par la fenêtre ! T'as cru t'étais dans un cyber ou quoi ?

Iyed baissait aussitôt la luminosité au minimum, penché sur son écran comme un prisonnier cachant un objet interdit. Il avait enfin un Laptop, un vieux Toshiba Satellite qu'il avait pu dégoter après avoir vendu son antique NEC à une école privée du quartier. Un modèle lent, bancal, sous Windows Vista à l'origine — un système aussi utile qu'un pneu crevé. Il avait réussi à y installer Windows XP, non sans mal, en chipant une vieille clé d'activation sur un forum obscur. Ça suffisait pour

les forums et les images JPEG de mauvaise qualité. C'était tout ce qu'il lui fallait.

Il n'y avait pas de coin à lui dans cette maison. Son "espace" se limitait à un lit d' une place, le même depuis son enfance à 50 cm du lit de son frère. Pas de porte à fermer, pas d'intimité. Il attendait que les voix se calment, que le frigo arrête son grincement, que le vent arrête de secouer les câbles du téléphone , pour oser lancer une vidéo ou charger une page.

Ce soir-là, il nota mentalement plusieurs casses qui affichaient des blocs moteurs usagés. Aucun ne précisait clairement si c'était un OM 606. Mais il savait lire entre les lignes. Il connaissait la silhouette du moteur, les visages des modèles compatibles, les indices dans les photos prises à la va-vite.

Il ne s'endormit que vers 4h du matin, après avoir fermé brutalement son ordi en entendant son frère se lever brutalement, pensant qu'il allait venir lui balancer une gifle en pleine nuit. Il s'enfonça dans sa couverture sans bruit, tourné face au mur, les yeux ouverts longtemps après que les lumières se soient éteintes.

La 404, dehors, restait la même. Recouverte de sa bâche sale, entourée de gravats, silencieuse. Elle attendait. Comme lui.

Il n’avait pas le moteur. Pas l’argent. Pas même le plan exact.
Mais il avait une obsession.

Et parfois, c’est tout ce qu’il restait quand on n’avait rien d’autre.

Ses recherches devinrent obsessionnelles. Chaque instant libre était aspiré par cette quête : trouver un moteur OM 606. Il activait les notifications sur une dizaine de pages Facebook de casses, de vendeurs à la sauvette, de garages de l’arrière-pays. Il lançait chaque jour des dizaines de messages privés, copiés-collés en boucle :

> "Salem, moteur OM 606 dispo ? Prix ? Lieu ? Merci."

La plupart du temps, pas une seule réponse. Les rares qui répondaient l’envoyaient balader avec des prix délirants ou des moteurs sans papiers, planqués à Kairouan ou au fin fond du Sahel. Et même là, c’était peut-être des arnaques.

Son forfait mobile ne tenait plus la journée. L’argent qu’il économisait avec soin s’éparpillait en cartes de recharge, vendues au détail, qu’il grattait nerveusement avant de les entrer dans son vieux téléphone. Mais ça ne servait à rien. Le réseau, saturé ou inexistant, le ramenait inlassablement à la

dure réalité de l'Edge, cette connexion poussive, archaïque, qui bloquait à chaque chargement d'image, chaque message vocal.

Il s'énervait. Il jurait. Il balançait le téléphone contre le mur dès qu'il plantait, et finissait par le ramasser avec la peur de l'avoir définitivement tué. Parfois il le démontait, retirait la batterie, le secouait comme une télécommande cassée. Et le silence numérique reprenait, lourd, oppressant.

Quand, par miracle, il tombait sur une annonce sérieuse, c'était toujours la même histoire : trop cher, trop loin, trop tard. Hors de prix, hors du pays, hors d'atteinte.

Les jours passaient et la colère se mêlait à l'épuisement, jusqu'à former une boule dans sa gorge. Pas une boule d'espoir — non — mais une boule de frustration, de fatigue sale, cette impression d'avoir rêvé trop grand, trop haut, dans un monde trop étroit pour lui. Il avait l'impression d'étouffer. Son projet, qu'il croyait noble, presque salvateur, prenait l'eau de toutes parts.

Il commença à envisager l'abandon. Pas par lâcheté, mais par lucidité.

Et il se surprit à regarder la 404, couchée sous sa bâche, comme un animal mort qu'on n'a plus la force d'enterrer.

Il pensa : "Comment je vais me débarrasser de ce cercueil vide dans lequel je me suis enfermé moi-même ?"

Chapitre IX : General Electric F404

En cet automne humide mais encore brûlant de 2010, Am Salah fut soudain pris d'une idée grandiose : faire bâtir un bureau au fond du garage.

« Pour accueillir les clients et faire la comptabilité », disait-il.

Iyed n'en pensait pas moins : c'était surtout pour y coller un matelas, une clim et faire la sieste toute la journée, à l'abri des regards.

En échange, il promit à Iyed de l'enregistrer enfin à la CNAM, de le déclarer aux autorités et de faire effacer « chômeur » de sa carte d'identité.

Des promesses… Iyed les avait entendues trop souvent pour y croire encore.

Mais le simple fait qu'un bureau soit en projet prouvait au moins une chose : les affaires ne devaient pas aller si mal.

Quelques jours plus tard, il s'en souvint très bien — une Ford Ranger grise se gara devant le garage. Deux hommes en descendirent. Ils n'avaient ni l'air en panne, ni celui de clients venus faire une vidange.

Ils cherchaient directement Am Salah. Le plus jeune sortit un carnet et un mètre. Le second, plus âgé, tenait le rôle de patron.

Am Touhami, qu'on appelait aussi El Hajj. Peut-être parce qu'il était réellement revenu de la Mecque, peut-être juste pour son charisme. L'appellation semblait l'irriter un peu.

Pendant qu'ils discutaient du futur bureau, Iyed ne voyait qu'une chose : la Ford.

Il fallait qu'il regarde le moteur.

Il s'approcha alors, jouant le jeu du mécano consciencieux :

« Patron, j'ai entendu un bruit bizarre à l'arrêt. Je peux jeter un coup d'œil ? »

Am Salah le regarda de travers.

Iyed s'approcha et lui glissa discrètement :

« Peut-être qu'on aura une remise… »

Et là, miracle. Am Salah, pour la première fois depuis des lustres, répondit :

« Vas-y weldi. »

Iyed saisit la clé en métal, presque six centimètres de long, massive, sans plastique, tout analogique. Une vraie clé, à l'ancienne.

Il ouvrit le capot. Le radiateur lui arrivait aux épaules, tout le reste était à nu.

Pas de cache plastique. Pas de camouflage. Un vrai moteur

d’utilitaire.

Turbo diesel, injection mécanique, 2.3 litres gravés sur le bloc. Peu d’électronique visible, de la chaîne et non de la courroie.

Am Touhami s’était approché, admiratif lui aussi.

Ils échangèrent quelques bribes de discussion entre deux gestes techniques. Iyed repérait tout, notait mentalement, vérifiait la culasse, la pompe, les durites, même l’étiquette d’origine.

El Hajj, malgré son âge, respirait la sympathie. Il ponctuait chaque phrase de weldi, avait ce ton paternel qui faisait fondre même les plus durs.

Peu à peu, ils se mirent à parler de tout. Ingénieur mécanique de formation, Am Touhami avait travaillé toute sa vie à la SNCFT, puis s’était mis à la menuiserie aluminium après une formation passée sur le tard.

Il avait ouvert son propre atelier, avec deux ou trois apprentis qu’il formait lui-même.

Un vrai artisan.

Il avait aussi un fils unique, médecin, parti vivre à l’étranger.

Il en riait, mais un peu jaune :

« Deux médecins pour trois patelins, et il a quand même décidé d'aller de l'autre côté de la mer. »

Iyed l'écoutait en silence.

Il se surprit à penser qu'il aurait bien échangé sa place. Devenir le fils de Am Touhami. Avoir un mentor comme lui. Une structure.

Mais ce jour-là, ce n'était pas une famille qu'il trouvait. C'était un moteur.

Son moteur.

Un bloc solide, fiable, peu électronique, Ford de surcroît — donc plus accessible que Mercedes.

Ce moteur, il bougeait une tonne en cabine sans broncher.

Et ces pick-up-là, il en avait vu passer : dans les polices municipales, les administrations, les douanes.

Pas si vieux, pas encore rares.

Avec un peu de chance, il en trouverait un à la casse. Avec la boîte. Avec les cardans. Avec tout.

Chapitre X – Hercule C130 J

À force de tourner en rond, Iyed s'était dit que, quitte à attendre indéfiniment un moteur, autant avancer sur le reste. Préparer la caisse, la remettre en état, faire ce qu'il pouvait avec ce qu'il avait. Il s'acharna donc sur la carrosserie de la 404, sans illusions, mais avec une application fébrile.

Longtemps, il travailla dans l'ombre, comme un apprenti clandestin, multipliant les erreurs, les reprises, les demandes de conseil glanées auprès du seul qui daignait en donner : Am Hmed, le vieux tôlier du coin, avare de secrets, mais pas méchant dans le fond. Am Hmed parlait peu, n'enseignait que par allusions, comme un imam grincheux qui ne voulait pas voir son élève dépasser le maître.

Iyed s'y accrochait pourtant. Il avançait lentement, sous l'œil narquois et toujours suspicieux d'Am Salah, qui ne ratait jamais l'occasion de faire une remarque désobligeante, ou de marmonner dans sa barbe que "de son temps, on apprenait en regardant, pas en tapant sur Google".

Un jour de semaine, entre deux vents d'automne, une Volkswagen T4 blanche, cabossée de l'arrière, vint se garer en crissant un peu trop près de la 404. En descendit un jeune

homme que tout, dans l'allure, trahissait comme étranger au quartier.

Écouteurs vissés aux oreilles, casquette bleue et jaune frappée du numéro 46, barbe blonde mal entretenue, et l'accent à peine dissimulé de ceux qui rentrent "au bled" seulement l'été. Il semblait presque étranger au pays lui-même, comme un touriste perdu en banlieue.

— "Sallemou Alaikom !" lança-t-il d'une voix forte, trop forte, presque comme un malentendant.
— "We Alaikom Essalem..." répondit Iyed, à peine levé de son travail, déjà sur la défensive.

Il connaissait cette manière de saluer, il savait que ça annonçait une faveur déguisée en compliment.

— "Patron, j'ai tapé la caisse au rond-point. Bosse à l'arrière. C'est le véhicule de mon patron, je risque ma journée. Au nom du seigneur, aide-moi. Je vois que tu t'y connais en tôlerie..."

Iyed ne répondit pas. Il essuya ses mains, s'approcha du véhicule d'un pas lent, inspecta la bosse du doigt, comme s'il lisait le métal à l'aveugle.
Pendant ce temps, le gars, sans gêne, sortit un sandwich

kafteji dégoulinant qu'il entama immédiatement, la sauce ruisselant le long de sa barbe. Entre deux bouchées, il répondait au téléphone via ses écouteurs, débitant mensonges sur mensonges à son patron pour justifier son retard. Même Iyed, témoin de la scène, aurait pu y croire.

Le travail fut vite fait : redressage au chalumeau, mastic, ponçage à la va-vite, puis un voile de peinture en bombe. De toute façon, le fourgon était déjà un patchwork de blancs approximatifs, et sous la pluie et la boue de novembre 2010, personne n'y verrait rien. Sauf un maniaque, ou un patron parano.

Kamal — c'est ainsi qu'il se présenta — sortit son portefeuille. Iyed refusa le paiement d'un revers de main.

Alors le ton changea. Kamal devint soudain plus affable, plus local.

— "Je fais du transport, tu vois… légumes, frites surgelées, pain pour les snacks, tout ça. Si un jour t'as faim, t'as qu'à dire. Tous les restos, je les connais. Je t'invite quand tu veux. Mais là, faut que je file, y'a des livraisons qui m'attendent."

Vérité ? Mensonge ? Difficile à dire. Kamal avait la langue d'un conteur, douce et souple comme de la soie, mais pas forcément fiable. Il avait l'art de faire croire, et parfois, c'est tout ce qu'on attendait d'un type.

Iyed le regarda partir, le bruit du moteur étouffé par le vent. Il n'avait rien perdu dans l'histoire. Peut-être avait-il même gagné une carte à jouer, un nom à retenir. Qui sait, ce Kamal pourrait bien servir un jour.

Iyed reprit sa besogne, méthodiquement. Chaque jour, une tâche, aussi minime soit-elle. Pas de pause, pas de café. Quand d'autres allaient fumer au coin du garage ou s'abrutissaient sur leur téléphone, lui sortait ses outils. Quinze minutes volées entre deux clients, c'était quinze minutes de plus gagnées pour son projet.

L'arrivée de Houssem, un jeunot du quartier qui traînait souvent devant la boutique, rendit les choses un peu plus simples. Il avait de la bonne volonté et Iyed pouvait lui refiler des corvées simples : ponçage, nettoyage, tri des vis, passage à la quincaillerie. Toujours sous surveillance, mais ça allégeait la charge. Ça libérait aussi quelques heures dans la semaine. Et chaque heure, c'était du métal qui avançait.

Mais une question le hantait : le châssis allait-il tenir ?
Le moteur qu'il voulait n'était pas un jouet, il fallait que la coque suive, sinon ça finira en miette et lui avec . Il écuma donc les forums, les vidéos, les photos de "builds" en ligne. Et là, il tomba sur un site américain, Factory Five, une boîte spécialisée dans les voitures de course fabriquées à la main.

C'est là qu'il comprit. Ce qu'il avait vu dans les Hot Rods américains, ce n'étaient pas des renforts bricolés. C'étaient des châssis tubulaires, faits de tubes soudés, pensés pour encaisser la puissance, pour rigidifier toute la structure. Une cage de métal dans le ventre de la voiture, comme une colonne vertébrale blindée.

Il passa des heures à lire, à traduire, à comprendre les termes : "frame stiffness", "torsional rigidity", "DOM tubing". Il notait tout, il surlignait, il enregistrait les photos, il étudiait les angles de soudure. Même son anglais s'améliorait. À force d'efforts, il commençait à capter l'esprit de ces machines.

Mais une fois les plans en tête, restait la vraie question : où trouver ces tubes ?
Des tubes d'acier, assez solides, assez droits, assez propres pour un châssis. Il en fallait des mètres. Et pas les tiges pour

clôtures ou les tuyaux de plomberie. Il lui fallait du bon acier, du vrai.

Un moteur Ford 2.3 L, exactement comme celui qu'il avait vu sous le capot de la Ranger, il en trouva un.

Par l'entremise d'une connaissance d'une connaissance, dans une casse à Ksar Hellal.

Un bon moteur. Le bon moteur.

Mais aucun moyen de le faire livrer.

Il fallait aller le chercher. Le ramener par ses propres moyens, comme un pêcheur qui doit lui-même harponner et tracter sa Moby Dick jusqu'au rivage.

Les frais lui donnaient le tournis :

le prix du bloc, la remorque, le carburant, la route.

Chaque détail était une montagne.

Il avait tellement puisé dans son compte à la Banque Postale et dans ses maigres revenus journaliers, qu'il n'arrivait même plus à se payer ses cigarettes.

Et sans même y penser, il avait arrêté de fumer. De dormir aussi, ou du moins, de dormir vraiment.

Il vivait sur de l'adrénaline rouillée, ne se payait plus ses sandwichs graisseux noyés d'huile de friture, ne pensait à rien d'autre qu'au moteur.

Tout le reste avait disparu du décor. Même la rue, même les saisons.

Chez lui, il ne rentrait plus que pour dîner. Un vrai repas par jour.

Sa mère, au bord de l'exaspération, l'observait de travers, déjà prête à lui demander une participation pour la bouffe, comme un locataire de passage.

Il mangeait le regard fixe, les yeux rouges, presque pleurants – non pas de tristesse mais d'avoir trop soudé sans lunettes,

trop fixé les flammes et les reflets du métal fondu.

Toujours en bleu de travail, même à table.

Un bleu taché, usé, portant le logo d'un ancien fournisseur de carburant – sûrement un vêtement de friperie.

Ses mains étaient noircies, trempées d'huile, entaillées, et quelques-uns de ses doigts enveloppés de bouts de tissu et de scotch noir, des pansements d'atelier bricolés à la hâte.

Iyed devenait autre.Il n'évoluait pas. Il mutait. Quelque chose en lui se durcissait, se radicalisait. Il n'était plus tout à fait civilisé.

Son regard s'était affûté, sa parole s'était raréfiée, sa présence s'était densifiée.

Il paraissait plus animal, plus nerveux, plus froidement décidé.

Ce qui le dévorait, ce n'était pas la fatigue, ni la faim. C'était la 404, cette épave devenue "Christine" . cachée sous la bâche couleur de poussière, immobile devant l'atelier comme une bête en cage.

Ce jour-là, Kamal passa devant l'atelier.

Le dos d'âne récemment installé juste en face obligeait les véhicules à ralentir – une aubaine pour les mécanos en quête de contacts ou de clients.

Kamal, fidèle à ses habitudes, sortit la main de la fenêtre, salua d'un geste.

Mais cette fois, Iyed ne se contenta pas de répondre.

Il leva l'index, puis le fit tourner à l'horizontale, signe muet mais clair.

« Reviens me voir au prochain passage. »

Kamal comprit.

Il hocha la tête et répondit d'un pouce levé, le regard sérieux, presque militaire.

Le rendez-vous était pris.

Sans un mot.

Iyed avait besoin de lui.

Kamal savait qu'il allait lui rendre service.

Et quelque part, il était curieux, presque fier d'être convoqué dans cette histoire plus grande que lui.

Chapitre XI : Operation Overload

— « T’es sûr que tu veux y aller maintenant ? Tu veux pas attendre que les choses se calment un peu ? »

— « Oui, sûr. »

Soupir.
Grattage de barbe automatique. Puis :

— « Okay, partants. Mais attention, Bahija boit… et moi aussi. »

— « T’inquiète pas. Je me charge du pourboire… et de quoi manger. »

— « Départ demain à l’aube. Je veux être rentré avant la nuit. Pas envie de passer la nuit à l’ombre. J’ai des plans avec ma reine. »

Voilà comment fut conclue, autour d’un café express à l’arrière-goût d’orge plus que de café, la mission vers Ksar Hallal, ce mardi 21 décembre 2010, entre Kamal et Iyed.

L’objectif :
ramener le moteur.

Avec sa boîte, ses cadrans, et tout ce qu'ils pourraient arracher de la carcasse.

Bahija, c'était le surnom affectueux que Kamal donnait à sa VW T4,
un vieux fourgon fatigué,
officiellement dédié aux livraisons de surgelés,
mais officieusement reconverti en cargo de contrebande douce —
quand son patron fermait les yeux ou regardait ailleurs.

Ce jour-là, le pays brûlait déjà à basse flamme.
Depuis l'immolation de Bouazizi à Sidi Bouzid, les nouvelles tournaient en boucle,
et les flics étaient partout.
On sentait l'embrouille, le malaise,
le moment où l'ordre ne tient plus qu'à un fil.

Mais Iyed s'en fichait.
Il voulait son moteur.
Coute que coûte.
Une occasion pareille, il n'en aurait pas deux.

On disait que le bloc venait d'un véhicule administratif envoyé à la casse,

complètement dépouillé,
mais avec un moteur "en état de marche".
Ce que "en marche" voulait dire, personne ne pouvait vraiment garantir.

Le lendemain, Iyed se leva à 4 h pile.
À 5 h, il était déjà dehors, bleu de travail sur le dos,
devant l'atelier, les yeux creusés mais fixes.

Il attendit Kamal.
6 h… rien.
7 h… toujours rien.
Presque 8 h, enfin : Bahija apparut dans un grincement de freins.

— « J'ai veillé hier, j'ai oublié de mettre mon réveil. Et puis, les routes sont archi-surveillées… » lança Kamal, bâillements à l'appui.

Il proposa d'éviter les grands axes,
de prendre les routes de traverse :
Moins de patrouilles, moins de risques.
Un fourgon opaque avec deux têtes de zombie à bord, ce n'était pas ce qu'on appelle un profil bas.

De Mornaguia, ils prirent la route vers Zaghouan,
puis bifurquèrent à travers les collines pelées d'El Fahs,
passèrent au large de Kairouan,
et descendirent vers Menzel Kamel —
le Graal les attendait là, quelque part sous une tôle rouillée.

Iyed, vidé par l'adrénaline des derniers jours,
s'endormit quelques kilomètres après le départ,
recroquevillé dans le siège passager, la tête contre la vitre.

Kamal, lui, tenait bon.
Un gobelet d'express à la main,
la musique à fond dans les baffles du téléphone.
La radio parlait d'autre chose.

Ils croisèrent quelques patrouilles,
mais les policiers semblaient trop absorbés par les événements qui secouaient déjà le pays pour s'attarder sur deux types en fourgonnette.

Kamal se permit même une pause pipi, et un arrêt sandwich au bord de la route, à l'ombre d'un figuier sec.

Iyed, malgré la fatigue, refusait de trop se détendre.
Il comptait ses dinars au centime près, refusait de sortir trop

d’argent d’un coup, et craignait que Kamal prenne trop ses aises.

Son fric, il le gardait au fond d’une enveloppe, elle-même bien enfouie dans une poche intérieure de sa vieille veste.
Pas de portefeuille, pas de banane, pas de montre, pas de téléphone dernière génération.
Le moins de signes de valeur, le moins de tentations.

Le moteur les attendait.
Et plus encore : ce que ce moteur représentait.
Un avenir possible. Un cap franchi.

Arrivés à Menzel Kamel, on ne pouvait pas dire que trouver le dépôt où se cachait le moteur était une mince affaire.

L’adresse fournie ? Floue. Toujours des indications à la tunisienne : « En face du kiosque de journaux » ou « À droite du bâtiment avec le drapeau » —
sauf qu’aucun drapeau ne flottait nulle part
et les kiosques, y’en avait trois à la suite.

Pendant presque une heure,
ils errèrent, demandant à des passants,
à des jeunes qui squattaient les trottoirs
le regard méfiant,
dans ce pays où la tension électrique de la rue se sentait à chaque virage.

Enfin, un indice.
Un petit bâtiment décrépit,
une porte de garage fermée à clé,
et une plaque métallique pâlie par le soleil,
avec un numéro de téléphone presque effacé.

Iyed appela. Une fois. Deux fois. Dix fois.
Pas de réponse.

Il serrait son téléphone comme un os,
la mâchoire tendue,
le regard fixe sur cette putain de porte.
Après tout ce temps, ces kilomètres,
ça ne pouvait pas finir comme ça.

Kamal, lui, enchaînait les cigarettes,
affalé sur le capot de Bahija,
pensant que l'affaire serait vite pliée,
et qu'il pourrait rentrer sans que son dos l'insulte pour avoir chargé une tonne morte dans un fourgon fatigué.

Puis, une silhouette.

Un bonhomme en manteau sombre,
béret sur la tête, démarche lente,
s'approcha de la porte du garage.
Il sortit une clé épaisse,
commença à tripoter le cadenas.

Iyed s'avança, prudent.

— *« Excusez-moi… c'est vous le responsable ? »*

Le type le dévisagea sans chaleur.

— *« Et tu veux quoi ? »*

— *« J'ai appelé plusieurs fois, j'ai pas réussi à vous joindre… »*

— *« Et alors ? »*

— *« Je vous ai contacté sur Facebook pour le moteur… le Ford diesel. »*

Le gars haussa un sourcil.

— *« Ah… c'est toi. Pas besoin d'harceler au téléphone. Si on répond pas, faut pas insister. Allez, zouz. »*
(Entre, version sèche et familière.)

Ils pénétrèrent dans une caverne d'Ali Baba en ruine.
Mi-sombre, pleine de pièces, de toiles d'araignées industrielles,
et d'odeurs d'huile morte.

Au fond, le moteur gisait,
posé là comme un cadavre caché après un crime mal lavé.

Iyed s'approcha.
Pas de doute, c'était lui.
Ford Turbo Diesel 2.3 L.
Boîte jointe.
Cadrans, à moitié en vrac mais présents.

Il n’avait aucune envie de négocier.
Il voulait conclure.

Mais l’autre prit une éternité pour rédiger un papier de vente digne de ce nom.
Un reçu griffonné qui, espérait Iyed,
servirait si un flic ou un douanier posait trop de questions sur la cargaison.

Charger le moteur ?
Une autre galère.

Pas de palan, pas de bras supplémentaires. Le dépôt n’offrait aucune assistance.

Iyed dut supplier Kamal, qui traînait des pieds, grognait à chaque pas, comme si on lui arrachait l’épine dorsale.

Ils usèrent de barres de levier, cales, bouts de bois, chariot improvise sur un Cric à roues trouvé dans le dépôt et emprunté à contre coeur par le propriétaire, cris d’animaux, et de toutes les forces du désespoir.
Finalement, le moteur grimpa dans Bahija.

La VW pencha légèrement vers l’arrière,
comme si elle comprenait qu’on venait de la charger de deux moteurs,
dont un qui ne roulerait jamais avec elle.

Le retour fut encore plus lent. Des arrêts. Des vérifications. Des routes défoncées. Le fourgon gémissait. Iyed, exténué mais victorieux. Kamal, blasé jusqu’à la moelle.

Ils atteignirent Borj El Amri après le coucher du soleil. Décharger fut plus facile — le garage avait ce qu'il fallait : crics, treuils, tabourets sacrifiés en support. Kamal, lui, rentrera seul, en pestant à voix haute, contre le sandwich promis, contre les routes de l'arrière-pays, et surtout contre lui-même d'avoir dit oui ce jour-là.

Iyed resta seul. Avec le bloc devant lui. Sale, massif, inerte — mais vivant d'espoir.

Il passa sa main dessus, comme sur l'épaule d'un vieux pote, comme pour vérifier qu'il était bien réel.

Chapitre XII : Jupiter Crisis

C’est l’histoire d’une personne. Pas n’importe qui. Quelqu’un. Quelqu’un qui, un soir d’hiver,

dévalait seul les ruelles vides menant au port de plaisance de la Marsa. Pas pour s’évader. Pas pour admirer. Juste pour respirer entre deux silences.

Il grimpe sur les rochers,

le vent siffle comme un flic pressé de rentrer chez lui,

l’écume gifle les digues.

Il se serre dans un long manteau noir trop grand,

croise les bras sur sa poitrine, comme s’il voulait retenir son cœur.

Il se dit, entre deux frissons :

« Ce serait con, mais peut-être marrant de prendre un selfie dans ce temps de merde. »

Il lève le téléphone,

cadre mal.

Revoit sa gueule cernée, ses yeux rouges,

et juste derrière lui, dans l’écran : une vague. Massive.

Trop tard.

Elle l'éclate de la tête aux pieds,

le projette en arrière,

le téléphone vole.

Et, pendant qu'il glisse sur la pierre mouillée, il se dit :

« Merde. J'ai vraiment raté trop de trucs. »

C'est ce même sentiment qui, lentement,

s'installa dans la chair d'Iyed

quand la grande vague du Printemps arabe s'écrasa sans prévenir sur le pays.

Le départ du président à vie – l'homme dont on murmurait encore le nom, même après sa fuite – laissa derrière lui un vide trop vaste, trop rapide.

Et dans ce vide, soudain, tout Internet. Sans filtre. Sans proxy. Sans singeries techniques.Un monde entier.À portée de clic. Iyed, lui, plutôt que de scroller comme un somnambule, vit tout de suite une opportunité. Après Facebook, sa seconde révélation fut YouTube. Pas pour les chats ou les complots. Mais pour le pognon.

Il avait compris que, même une maigre monétisation,

pouvait gratter de quoi avancer.

Pas pour devenir riche.

Mais pour finir ce qu'il avait commencé sous bâche.

Il commencerait à filmer.

À documenter.

À publier.

À survivre en partageant.

Mais d'abord, il fallait survivre tout court.

Se relever après la chute.

Ramper sur les rochers.

Nettoyer le sang.

Tenir debout.

Iyed s'installa donc à l'atelier.

Prétextant l'insécurité.

Protégeant ses affaires, disait-il.

Mais surtout parce qu'il n'avait rien d'autre à quoi rentrer.

Am Salah, lui,

n'y vit aucun inconvénient.

Un veilleur de plus devant le garage.

Les premières nuits, Iyed dormait peu. Il s'asseyait, barre de fer dans les mains, sur une chaise en plastique face à la rue, comme un vieux videur devant un bar fermé.

Les nuits étaient froides. Humides. Mais bouillantes d'événements.

Il vit les veilleurs improvisés du quartier observer nerveusement les prisonniers en fuite de la prison d'El Fejja, ceux qui s'étaient fait la malle après l'incendie – qu'on disait accidentel… ou pas.

Il vit des foules errantes se diriger vers la grande mosquée, ouverte comme un abri de fortune.

Il vit des hélicoptères militaires couvrir le ciel,

pendant que la télé nationale, qui, il y a peu, passait des documentaires sur la reproduction des Hippocampes mal traduits dans un arabe bancal, devenait soudain la barre d'un grand tribunal public, où le linge sale s'étendait d'un bord à l'autre.

Il vit la friperie brûler. La fumée, noire comme un deuil collectif, recouvrit le ciel pendant deux jours. On disait que c'était un accident. Un sabotage. Une arnaque à l'assurance.

On disait tout. Et tout devenait vrai.

Facebook mangea les nouvelles officielles.

Une vidéo valait mille communiqués.

Une rumeur valait plus qu'un journal.

Tout se retournait en 24 heures.

Un jour, Al Jazeera était notre amie.

Le lendemain, une conspiratrice.

Le surlendemain, la voix de la vérité retrouvée.

Rien ne tenait. Tout flottait. Iyed, lui, avait autre chose en tête.

Il se barricada dans le bureau d'Am Salah. Aména son vieux laptop.

Y avait téléchargé des centaines de vidéos :

montage de cage tubulaire,

renforcement de châssis,

soudure propre,

mise en place d'un moteur, peinture à la bombe...

Il étudiait. Jour et nuit.

Mille et une fois, il faillit perdre un doigt. Un bras. La vie.

Mille et une fois, il tenait l'extincteur d'une main, et lançait le démarrage du moteur avec deux fils dénudés, priant avec une

sincérité qui rendrait jaloux un imam de ne pas voir jaillir les flammes.

L'argent ?

Rien ne coulait.

Tout stagnait.

Les clients ne payaient plus.

Les petits boulots avaient fui avec les policiers.

Mais lui, il restait.

Il avançait.

À genoux s'il le fallait.

Et chaque nuit,

il fixait la bâche poussiéreuse sous laquelle dormait la 404.

Le doute l'envahissait par vagues.

Mais voir la voiture prendre forme, lentement, patiemment, et se transformer, un pas après l'autre,en l'objet de son plus grand désir,l'allégeait.

Dans le capharnaüm du monde extérieur, Christine devenait son ordre, son repère.

L'idée fixe qui le tenait debout.

L'atmosphère, autour, s'enlisait peu à peu dans le désespoir,

comme une marée noire après l'euphorie.

Instance après instance, gouvernement après gouvernement,

les règnes s’épuisaient les uns après les autres, essayant chacun de satisfaire une foule

éveillée brutalement de son long sommeil.

Après le pain et l’eau de la veille,

les gens réclamaient leur paie. Leurs dus. Leur justice.

Leurs réparations.

Mais personne ne savait vraiment ce qu’il voulait.

Pas clairement.

Pas ensemble.

Les révolutionnaires de la veille réclamaient parfois le retour du roi d’hier.

Les slogans changeaient de bord. Les affrontements se multipliaient.

Les appels au calme s’écrasaient contre le mur d’oreilles devenues sourdes.

Les images défilaient. Des vidéos d’ailleurs,

venues d’autres pays arabes pris dans le même vertige.

On ne savait plus où finissait notre pays

et où commençaient les leurs.

On regardait les morts à la télé,

les blessés, les chars,

et l’on espérait entendre un accent étranger,

juste pour se dire :

ce n’est pas chez nous.

Mais ça l’était.

Les noyades se multipliaient aussi.

Celles des jeunes qui tentaient la traversée,

profitant du chaos comme d’un trou dans un grillage.

On ne comptait plus les corps ramenés par la mer.

Même Houssem,

arrivé la veille au garage,

tenait le décompte.

Il parlait, par moments, de tenter sa chance.

De fuir. De partir.

Iyed, lui, ne disait rien.

Il n’accordait plus beaucoup d’importance à tout ça.

Le vacarme extérieur résonnait mal dans le silence de ses propres fissures.

La situation à la maison battait de l’aile.

Son frère, jadis membre « obligatoire » du parti, était désormais accusé d’être un traître.

Il ne rentrait que furtivement, quand il pouvait, la tête basse, le regard aux aguets.

Son père, lui non plus, n’emmenait pas large. Ni dans sa voix, ni dans sa démarche.

Il ne restait que le pauvre Iyed.

Celui qui tenait encore debout

par habitude. ou par fierté. ou par amour d’un moteur recouvert de poussière.

Il passait ses journées, et une bonne partie de ses nuits au garage. Pas pour travailler.

Mais surtout pour fuir. Pour ne pas respirer l’air vicié de cette maison devenue étrangère.

Chapitre XIII : “My dream is to fly… over the rainbow… so high”

Penché sur le moteur d’une Citroën Saxo grise de l’auto-école voisine, Iyed n’écoutait qu’à moitié — ou plutôt, n’accordait aucune importance — à ce que le Patron mijotait avec le propriétaire du véhicule. Ils avaient sûrement quelque chose à négocier ou se lamentaient encore sur les beaux jours de leur jeunesse passée.

Am Salah s’accouda soudain à l’aile de la voiture et, d’un ton presque sarcastique mais volontairement haut pour se faire entendre de tous, lança à son interlocuteur :

« Je connais quelqu’un qui n’a toujours pas le permis, malgré une moustache assez fournie pour attacher un mulet… et qui profiterait bien de tes services ! »

Là, Iyed comprit qu’on parlait de lui.

Il se redressa, glissa la main dans la poche de son bleu de travail et la ressortit vide, paume tournée vers l’extérieur — signe international pour dire : pas un sou, rien à gratter, nada, niet, nothing.

Am Salah le dévisagea avec un air faussement offusqué, et dit encore plus fort :

« Qui t’a dit que tu devais payer quoi que ce soit, ou qu’on t’avait demandé un dinar ? »

Pendant ce temps, Am Samir — ou El Hajj pour les intimes (lui, il avait vraiment visité la Mecque) — se tordait de rire, malgré le ridicule volontaire de la scène.

Surpris, Iyed afficha son air le plus incrédule.

Am Salah reprit, en pointant un doigt vers lui :

« Sur la tête de mon fils, je ne plaisante pas. Tu l'auras ton permis, et je m'occupe de tout. »

Am Samir s'approcha alors, lui serra la main et dit à voix basse :

« Am Salah est un homme de parole, et il te considère comme son fils. Tu devrais être reconnaissant. Passe à la boutique après le boulot, ramène une pièce d'identité et une photo, et on fixera le calendrier des cours et de l'examen. »

Puis Am Salah partit bras dessus, bras dessous avec son compère, jusqu'au coin de la rue, pour prendre un café.

Pendant ce temps, Iyed se remit au travail, bien décidé à terminer au plus vite les réparations sur le véhicule… qui allait, très probablement, devenir celui de son apprentissage.

Ah, El Hajj… pèlerin d'un jour, pèlerin de toujours — ou pécheur en rentrant chez lui, disait un vieux proverbe.

Les leçons de conduite se succédaient, tôt le matin. Le trajet de Mornaguia à la Manouba, où se trouvaient les principaux circuits d'examen, se faisait selon les horaires de l'auto-école — mais, comme Iyed le découvrit rapidement sur le carnet d'apprentissage remis le premier jour, ces déplacements n'étaient pas déduits de la facture.

La théorie et la pratique se faisaient en même temps. Iyed devait se farcir l'antique ordinateur d'El Hajj pour réviser les simulations d'examen. Une ou deux fois, il dut même le réparer lui-même et proposa à Am Samir de le formater gratuitement.

Celui-ci refusa en prétendant qu'il n'avait qu'une seule copie du programme fourni par l'Office des Mines, et ni le temps ni l'argent pour le réinstaller.

Iyed, de son côté, avait déjà téléchargé une version pirate du même programme sur son téléphone et répétait les questions jusqu'à les réciter par réflexe, plus que par réflexion.

On ne s'étonnait plus que l'auto-école n'ait pas de clientèle féminine. Pendant les cours, El Hajj — fort de son âge et de son statut — se permettait de taper les élèves à l'arrière de la tête quand ils freinaient trop brusquement, de les insulter copieusement, ou de pointer leurs fautes d'un doigt accusateur.

Un index qui, il faut le dire, avait visité son nez, ses oreilles et d'autres parties de son corps auparavant. Une forme d'enseignement à l'ancienne.

La prière, chez lui, était sacrée. S'il conduisait l'après-midi, et que l'appel à la prière avait lieu — à Khaznadar, ou Ibn-Abou Dhief — un arrêt était obligatoire.

Iyed n'était pas particulièrement pieux ni régulier dans sa pratique. Il dut donc faire attention à ses ablutions. Sa mère, de son côté, se réjouissait de le voir se doucher plus souvent et porter cette odeur de parfum musqué qu'on retrouve sur les étals devant les mosquées.

Un cadeau d'El Hajj, avec lequel il parfumait les mains d'Iyed contre son gré à chaque entrée dans une mosquée — comme un rituel d'initiation.

Am Salah, lui, commençait à devenir amer. Il regrettait lentement son cadeau.

Il fixa désormais une limite au nombre d'heures de conduite, et fit comprendre à Iyed qu'il devrait réussir du premier coup, ou il arrêterait de payer — voire même de lui permettre de s'absenter du garage.

Iyed développa un sens de l'humour désinvolte, et lui répondait, à chaque menace :

« J'essayerai, Inchallah. »

Ce qui faisait souffler Am Salah comme un taureau, jusqu'à ce qu'il saisisse le second degré de cette réplique.

De mai à août 2011, Iyed profita de ces escapades pour quitter régulièrement le garage.

Malgré la pression de l'examen, conduire le libérait. Il rêvait de sortir le bras par la fenêtre, de savourer la brise de cet été brûlant. Mais El Hajj le rappelait aussitôt à l'ordre, criant :

« Dix heures dix ! » — en référence à la position parfaite des mains sur le volant.

Quand El Hajj était absorbé par ses comptes pendant qu'Iyed conduisait, ce dernier en profitait pour gratter un ou deux km/h au-dessus de la limite.

Am Samir le remarquait toujours et lâchait, mi-moqueur, mi-sérieux :

« Am Salah va être bien content de toi quand t'auras pas ton permis à cause de ces conneries. »

Le jour de l'examen, Iyed s'installa au volant de la voiture, l'œil rivé sur les « ingénieurs » rassemblés comme pour une réunion d'état-major. Il espérait que celui dont Am Samir lui

avait parlé monte dans sa voiture. On disait de lui qu'il était gentil, qu'il fermait les yeux sur les fautes non mortelles.

Un vieux mendiant passa de véhicule en véhicule, tendant la main aux candidats. Chacun lui glissait une pièce, comme pour acheter une bénédiction, ou se débarrasser d'un péché. Iyed lui donna aussi — non par superstition, mais par bonté.

L'examen se faisait en deux étapes. Avant de démarrer, Am Samir lui confisqua son téléphone. « S'il sonne, t'es foutu », lui avait-il dit.

Iyed conduisit dix minutes. Deux virages à droite, un à gauche. Puis, sans un mot, l'examinateur lui demanda de se ranger et de descendre. Silence.

Iyed descendit, persuadé que c'était terminé.

Mais le moniteur éclata de rire en voyant sa tête.

— C'est bon. Va faire ton créneau.

La deuxième épreuve se déroulait à côté du stade municipal, vers la zone universitaire de Manouba. Le terrain faisait illusion avec ses murs en briques rouges — un air d'Old Trafford, sans Beckham à cent kilomètres à la ronde.

Iyed n'était pas inquiet. À force de garer des voitures dans les entrailles du garage, il aurait pu caser un semi-remorque dans un studio. Il devait juste ne pas sortir la tête par la fenêtre et garder les deux mains sur le volant.

Seul dans l'habitacle, vitres fermées malgré la canicule, il se permit de râler à plein poumon.

Un employé, assis à un bureau en plein no man's land, lui tendit un ticket, un petit carnet tamponné.

Moment ridicule. Pas de fanfare, pas de podium, juste un reçu à apporter à l'Office des mines — provisoirement installé dans une vieille maison face au terminus du métro 4. Coincée entre un café devenu salon de thé, et une salle des fêtes reconvertie en local de parti politique.

Iyed l'obtint enfin, ce précieux sésame. Peut-être l'événement le plus heureux de son existence. Comme une nouvelle naissance.

Am Samir, Am Salah, Mohamed, son père, même sa mère — tous réclamèrent leur « Mabrouk ».

Une taxe obligatoire à chaque bonne nouvelle, une sorte de droit coutumier.

À tel point, disait la blague populaire, que certains arrêtaient de réussir juste pour ne pas avoir à la payer — ce qui expliquerait l'échec cuisant de l'équipe nationale depuis 2004.

Chapitre XIV : F20 Tigerschark

Houssem zigzaguait à bord de sa moto 50 cm³ débridée, dépourvue de son cache en plastique, les fils électriques pendant, collés au scotch adhésif sommairement. Il chantait à plein poumon des chants d'Ultras, tandis que « la Victoire » roulait au pas derrière lui, dans la 404, qui, malgré la petite vitesse, produisait un boucan de tonnerre, couvrant presque la voix de Houssem. Un moment inoubliable, comme figé dans le temps.

"You're probably asking yourself how did we find ourselves in this situation… well…"

Après des mois de labeur, de turbo éclaté, de fuite d'huile de pompe à huile plusieurs fois remplacée, de radiateur de camion OM monté sur la 404 dépassant du cadre au point qu'Iyed avait dû créer une jupe en acier déformé à souder au bas de caisse… Après un pare-brise introuvable et remplace par une copie pas chere en plexiglas (sur les conseils de Am Touhami, qui redécouvrit sa passion pour la mécanique), après des enseignements de thermodynamique et de mouvement des fluides donnés à la va-vite au bord de la route… Après de la tôle rafistolée au mastic bleu, peinte avec un primaire de même couleur au point qu'Iyed se convainquit de peindre toute la caisse avec la meme couleur à la bombe…

Après le phare de Peugeot 103 monté à gauche avec beaucoup de joints (le côté droit resta d'abord vide, puis fut remplacé par un tuyau en PVC de plomberie, monté avec un filtre à air d'un côté et relié au turbo d'une BMW de l'autre)… Iyed n'avait pas confiance au différentiel de la Ford et voulait une base plus large. Le camion OM cannibalisé pour le radiateur donna, malgré lui, son différentiel et son pont arrière. C'est comme ça

que l'arrière de la 404 prit du volume, avec deux roues de chaque côté, offrant plus d'appui.

Iyed décida de ne pas mettre de silencieux ni de catalyseur. Un simple tuyau sortait directement du moteur et montait à gauche de la cabine. La chaleur grilla la peinture de ce côté-là, virant au bleu sombre presque noir. Une isolation s'imposa d'elle-même.

Seule la portière conducteur s'ouvrait, avec une poignée et une serrure de maison. L'autre portière fut soudée. En guise d'intérieur : un siège de Peugeot 206 CC vissé sur le plancher, avec sa ceinture de sécurité. Le milieu du véhicule fut coupé pour laisser la place à la transmission. Un tableau de bord bricolé sur une planche de bois, découpée approximativement pour remplacer l'original. Le seul élément d'origine : le volant, gros comme celui d'un camion — indispensable en l'absence de direction assistée.

Après des semaines de réflexion sur où tester ce monstre sans finir au poste, Houssem proposa d'essayer un tronçon d'autoroute passant derrière Bouragba, menant à Medjez el-Bab. Le seul problème : les flics se tenaient au rond-point donnant accès à l'autoroute, ainsi qu'à celui en direction de Tunis.

Houssem proposa d'y aller à l'aube, de partir en éclaireur, et d'appeler Iyed si la voie était libre. Après longue hésitation, ils partirent un matin d'avril 2012 à 5h00 — une demi-heure avant le lever du soleil. Le phare de la 404 servaient plus à être repéré qu'à éclairer quoi que ce soit.

Le départ fut bruyant. Le diesel tournait à froid, haut dans les tours. Le radiateur poussait de toutes ses forces… puis

l'accalmie. Encore bruyant, vibrant comme un séisme, mais conduisible.

Houssem partit le premier et donna le premier feu vert. Iyed suivit de près, se gara juste après la jonction menant à l'autoroute, et attendit pendant 15 longues minutes l'appel de Houssem.

Les 15 minutes les plus longues de sa vie.

Mais avec la mobylette, il fallait s'y attendre. Au deuxième appel, Houssem dit un seul mot :

« Andah. » (Vas-y.)

Iyed partit en trombe, faillit perdre le contrôle, le reprit de justesse, poussa longtemps. La 404 tremblait, vibrait, grondait. Il sautillait presque sur son siège, sentait la chaleur du moteur dans l'habitacle.

« Au moins, j'aurai pas besoin de chauffage. »

Il leva son pull sur le visage pour moins sentir les odeurs de carburant, de fumée et d'huile, et continua à pousser. L'autoroute montait d'abord, avant de s'aplatir. Il ne consulta pas la vitesse — ce n'était pas l'objectif. Il voulait voir si le véhicule tiendrait.

Les vibrations augmentèrent jusqu'à ce que tout vibre en synchronie, donnant une illusion de stabilité. Le palpitant d'Iyed comprit.

Il atteignit le rond-point où Houssem l'attendait, lâcha l'accélérateur, évita de freiner — le système venait d'une Golf, monté à l'arrache. Il coupa net, sans faire le tour, fit demi-tour.

Il reprit le chemin inverse au ralenti, devancé par Houssem qui scandait cette victoire comme un championnat gagné trop tôt.

C'était le dernier souvenir qu'Iyed aura de Houssem.

Quelques jours plus tard, il fera connaissance de son père, venu à la recherche de son fils. Il disait que Houssem avait disparu. Que sa mère pleurait toutes les larmes de son corps.

Am Salah dira plus tard que Houssem était parti clandestinement. Qu'il était en Turquie. Qu'il avait rejoint un groupe djihadiste.

Iyed se posa mille questions. Houssem n'était pas particulièrement religieux. Il l'avait rarement vu prier, ni même entrer dans une mosquée. Il ne tenait pas un Coran. Il était presque imberbe.

Personne ne comprenait, ni n'imaginait une telle issue.

Les infos de jeunes Tunisiens partis se multipliaient. Un décompte de morts. À la une des journaux : un rappeur par-ci, un groupe par-là. Des politiciens impliqués, accusés par d'autres politiciens.

Houssem devint un numéro parmi d'autres.
Un drame parmi d'autres.
Une famille brisée, pointée du doigt parmi tant d'autres.
Un sujet tabou parmi tant d'autres.
Et un souvenir que chacun tenta d'oublier pour ne pas être questionné ou interpellé.

Am Salah, en personne, ira jusqu'à nier que Houssem travaillait chez lui. Presque à nier qu'il le connaissait.

Iyed se terra dans le silence de son garage.

Un frère d'armes était parti. Les blagues d'ado de Houssem, avoir un bras droit, quelqu'un avec qui partager un repas… lui manquaient. Mais ce sentiment de manque, il ne sut l'exprimer. Ou ne sut comment le dire.

Chapitre XV : Over G

Il s'était cru prêt.

« Le doigt de la sage-femme », dirait vulgairement un vieux proverbe tunisien, pour dire qu'il

était à deux doigts de son objectif. Il ne manquait que la planification du voyage, en ce début

de 2013. Il avait déjà appelé Kamel, qui avait suivi de loin le projet, le narguant presque à

chaque appel, d'un ton sarcastique :

— « Et ça avance ? »

Un rire malicieux à moitié étouffé. Iyed ne répondait même plus.

Ce pour quoi Houssem était parti avait aussi fini par toucher le pays. Le sud avait été

confisqué, déclaré zone militaire. Pour s'y aventurer, il fallait un permis, un « visa désert »,

disait-on communément. Quel justificatif pouvait-il fournir ? Il n'en savait trop rien.

Il se retrouva à tourner en rond.

Am Salah menaçait d'envoyer la 404 à la casse tant qu'elle occupait un espace inutilement et

qu'elle ne serait pas vendue. Iyed justifiait sa présence par un projet sur Internet. Il filmait des

vidéos qu'il postait sur sa chaîne YouTube, mal fichues, montées au PowerPoint, avec un

anglais approximatif. Am Salah n'y comprenait rien — comme la cybersphère, d'ailleurs. À

part Kamel, qui s'était gentiment abonné, et quelques inconnus postant des commentaires

incompréhensibles avec des liens morts, il n'avait aucun public. YouTube ne lui avait jamais

versé un millime, et il n'arrivait de toute façon à monétiser aucune vidéo.

L'ambiance à la maison ne s'était pas franchement améliorée.

Le grand frère avait rejoint le nouveau parti au pouvoir. Il avait troqué sa chemise contre un

costume — une fois trop grand, une fois trop petit — avec cravate bleue. Ses fréquentations

avaient changé. Ou plutôt : ses amis avaient changé de camp avec lui. Après des années à dire

« le patron » en parlant de Ben Ali, il disait maintenant « Sidi Cheikh », chose que leur père,

au moins fidèle à ses convictions, désapprouvait fermement. Il se moquait de son fils aîné,

allant jusqu'à le menacer de l'expulser s'il parlait encore de politique entre ces murs.

Iyed se sentit presque soulagé. Au moins, il n'était pas le seul à se faire rabaisser par leur

père. Les voies de la justice existentielle sont bien étranges.

Les disputes entre ses parents, sur fond de crise économique, de pénurie de farine, et de

tension avec le « bien-aimé » de sa mère, ne cessaient jamais vraiment.

Un soir, Iyed rentra du boulot, tard, avec un quart de poulet et des frites, quand il entendit déjà

sa mère hurler, son père blasphémer. Encore une dispute, à propos d'une partie de la maison

en ruine que le père n'avait pas encore réparée.

À peine passé la porte, Iyed se prit une salve de reproches de sa mère. Épuisé mais enragé à

cause de son projet en échec, il explosa. Jamais de sa vie il n'avait crié sur sa mère ni élevé la

voix :

— « Fous-moi la paix ! Qu'est-ce que vous me voulez, hein ? Dis-moi ce que vous me voulez

! »

Dans sa colère, il avait écrasé dans sa main le sachet contenant le poulet et les frites. Il

soufflait comme une bête. Le visage de sa mère était figé : peur, surprise, déception. Il ouvrit

la porte et quitta la maison sans un mot.

Elle, restée là, s'effondra sur une chaise, le visage dans les mains. Puis, elle leva la tête vers la

photo en noir et blanc du défunt accrochée au mur, surcolorée, figée avec sa chachia rouge, et

murmura :

— « Que Dieu te pardonne… que Dieu te pardonne. »

Comme si elle l'accusait, lui, le mort, d'avoir arrêté ses études, de s'être marié, d'avoir eu des

enfants. Les morts ne peuvent jamais se défendre.

Iyed se retrouva sans l'avoir planifié dans le bureau d'Am Salah. La lumière blanche du néon

traversait la vitre, éclairant à peine l'espace. Il avait faim. Cette colère soudaine l'avait vidé. Il

prit une canette de Boga (abréviation de « boisson gazeuse », devenue le nom de la marque

tunisienne), l'engloutit d'un coup, puis mangea le poulet écrasé dans l'ombre, assaisonné au

sel de ses larmes.

Dans sa précipitation, il mordit un os, sentit un crac. Avec deux doigts, il sortit un morceau de

dent. Impassible, il le jeta avec l'os de poulet, comme si ça ne faisait pas partie de son corps.

Il s'endormit dans le garage, sur le même matelas qui l'avait accueilli en 2011.

Durant des jours, Iyed ne rentra plus. Honte, peut-être. Il se lavait à l'eau du lavabo des

toilettes du garage, n'avait jamais vu de ménage. Il se massait la joue chaque fois que sa dent

douloureuse le rappelait à l'ordre, mais sans jamais consulter. Son visage commença à enfler.

Am Salah, inquiet, lui dit :

— « Tu ressembles à rien, faut voir un medecin »

Iyed se contenta d'un passage chez le pharmacien. La technicienne, dégoûtée, l'examina au

comptoir devant tout le monde, lui donna un désinfectant local et une brosse à dents. Iyed

l'utilisa jusqu'au sang.

Mais rien n'y fit. Il ne dormait plus, ne mangeait plus. Son visage gonfla encore jusqu'à ce

qu'un œil se ferme presque. Il ne réfléchissait plus. Juste la douleur, constante, totale.

Il abdiqua.

Un matin, il partit au dispensaire, espérant voir la dentiste qui ne venait que deux

fois par semaine.

Il arriva trop tôt. Le bâtiment était nouveau, en périphérie, à la place de l'ancien situé au beau

milieu du marché. Mais à part les murs, rien n'avait changé. Le stress, les files d'attente, les

voix. Un seul médecin pour 50 patients, et la dentiste qui arriva à dix heures.

Pas besoin de supplier : l'infirmier eut pitié et le fit passer en premier.

À l'intérieur, l'odeur de désinfectant l'assaillit. La dentiste, en blouse trop grande, lui tourna

le dos.

— « Installez-vous. »

Elle se retourna, sans un mot, sortit son miroir, l'inspecta. Son visage ne put cacher son

dégoût.

L'assistante ajouta, d'un ton sec, presque provocateur :

— « Monsieur, quand on vient chez le médecin, on se lave et on s'habille convenablement. »

Iyed ne répondit rien. Il avait deux doigts et un miroir dans la bouche. Il acquiesça des yeux.

La dentiste trancha :

— « La dent est foutue. Il faut arracher. »

Pas un diagnostic, une sentence.

L'assistante prépara le plateau. La dentiste aspergea la gencive :

— « C'est l'anesthésique. »

Puis elle attrapa la dent avec sa pince, et tira de toutes ses forces. L'assistante pesait de tout son poids sur la tête d'Iyed. Pour résister à la douleur, il écrasa les accoudoirs du fauteuil, les marquant de la graisse incrustée dans ses mains. Trempé de sueur, pris de panique, un voile noir se forma devant ses yeux…

Il se réveilla quelques instants plus tard — des minutes, peut-être des heures — entouré d'une dizaine de personnes. Sa manche avait été coupée. Quelqu'un en blouse blanche à genoux compressait son bras d'un gant en caoutchouc et lui giflait l'avant-bras. Son nez brûlait, ses cheveux humides : on l'avait aspergé d'eau et d'alcool.

Il tenta de se redresser. On l'en empêcha. Le médecin principal était enfin arrivé. Il ne comprenait rien. Une compresse fut fourrée dans sa bouche :

— « Serrez bien. »

On lui donna une ordonnance, lui montra la sortie. Il se leva, titubant, s'accrocha aux murs.

La porte de sortie était une lumière au fond d'un tunnel. Il descendit tant bien que mal les marches, sortit.

Dehors, les passants l'évitaient. Il s'accroupit sur le trottoir, la tête entre les genoux, le sang de sa bouche gouttant sur le bord de la route. En touchant le sable dans la gouttière entre l'asphalte et le pavet, il coagula aussitôt, sombre comme une mare du café au fond d'une tasse, dans laquelle une voyante aurait pu lire son avenir.

L'infirmier, avec sa chachia rouge et sa blouse blanche sorti en fumer une, vint à lui, posant une main sur son épaule.

— « Labes, weldi ? »

S’il avait eu la force, il aurait hurlé :

— Labes ? Comment ? Avec vous ? Après ça ? Ici ?

Mais il hocha simplement la tête, sans un mot.

— « T’as besoin d’aide ? Un peu d’argent pour rentrer ? »

Iyed se leva, tourna le dos, s’en alla sans un mot.

L’infirmier lança haut, pour qu’il entende :

— « Hasbi Allah wa ni‘ma el wakil. »

(Que Dieu le Tout-Puissant nous juge tous.)

Comme une prière face à une injustice.

Mais dans ce moment, c’est le silence d’Iyed qui semblait le plus violent.

Chapitre XVI : *Stanley Kubrick*

À force de forger, on devient forgeron. Mais à force de fixer son téléphone et de poster des vidéos faites à la va-vite, l'audience, elle, ne s'améliore pas.
Constat amer qu'Iyed, devenu presque accro à son téléphone, dut accepter.
Ses vidéos YouTube ne décollaient pas.

La 404 pourrissait à force de passer la nuit dehors. On lui avait déjà volé la batterie — payée 120 dinars — et des chats avaient chié dans l'intérieur après s'être faufilés par la vitre arrière qu'Iyed n'avait jamais installée, pour permettre à l'air de circuler et éviter de griller comme un quart de poulet dans l'habitacle.

Ce qui était bien, en revanche, c'est que l'algorithme de YouTube commençait à lui proposer des vidéos d'autres « créateurs de contenu » tunisiens et arabes. Une fenêtre s'ouvrait : il pouvait voir comment les autres s'y prenaient.

Kamel, au fil d'une discussion, lui proposa de contacter l'un d'entre eux pour l'aider. Il avait toujours ce « quelqu'un qui connaît quelqu'un », prêt à filer un coup de main, moyennant de quoi boire et manger.

C'est ainsi qu'Iyed se retrouva dans un salon de thé de l'avenue Hédi Nouira, face à Kamel, qui tirait violemment sur un narguilé, et à Heithem — ou plutôt « Heithoum », comme on l'appelait.

Heithem avait sa propre histoire. Étudiant dans une fac d'art, il tournait des courts-métrages, avait des amitiés partout,

participait à des pubs, écrivait des scénarios « en cours ». Bavard invétéré, il laissait à ses interlocuteurs peu de marge pour en placer une. Parler du projet à Heithoum fut presque une épreuve.
Iyed, fidèle à sa nature, parlait bas, timidement, comme s'il confiait un secret.
Heithoum gesticulait, riait à gorge déployée, développait l'idée à sa place avant même qu'Iyed ait fini une phrase.

À maintes reprises, Iyed chercha du regard l'aide de Kamel, qui se contentait de cligner de l'œil comme pour dire : *« Laisse, je m'en occupe plus tard. »*

Iyed ne savait pas trop quoi penser de Heithoum. Il n'avait jamais vraiment compris ces types qui parlaient comme dans les films, avec des phrases qui tournent autour du pot pendant des plombes — quand elles arrivent à un pot.
Heithoum, c'était ça : un mec qui gesticulait, qui parlait vite, qui te regardait à peine, mais t'interrompait tout le temps pour t'expliquer ce que *toi* tu voulais dire.

Il disait qu'il faisait du cinéma, qu'il écrivait des scénarios, qu'il avait des projets avec des gens *dans le milieu*, mais Iyed n'avait jamais vu une caméra, un plateau, ni même une vidéo terminée.
Il avait l'air toujours occupé, toujours à courir après un truc flou.

Et cette manie de tirer sur sa vape au goût bonbon… Un nuage sucré qui collait à la gorge comme une insulte polie.
Iyed trouvait ça presque indécent.

Il ne lui faisait pas confiance, pas vraiment. Trop de sourires. Trop de *frère, t'inquiète*. Trop de mains sur l'épaule et de grands discours qui ne menaient nulle part.
Mais il avait besoin de lui.
Ou du moins, besoin de croire qu'il pouvait lui être utile.

C'était ça, Heithoum : un faux jeton, peut-être, mais un faux jeton qui savait parler aux bonnes personnes et faire semblant assez longtemps pour, peut-être, décrocher un petit miracle.

Alors Iyed faisait avec.
Comme on fait avec une pièce usée qu'on remet dans le parcmètre en espérant qu'elle passe encore une fois.

2013 arriva d'un coup, sans prévenir. Les événements se multipliaient doucement, graduellement. Une odeur de révolution flottait encore dans l'air.
Janvier, comme chaque année depuis deux ans, était redouté.
À chaque 14 janvier, on promettait de « remettre ça », de « dégager » encore quelques-uns.

À part les Premiers ministres qui se succédaient comme des chemises — au point qu'on ne savait plus qui était en poste — rien n'avait réellement changé.
Les journaux à scandale et les nouvelles officielles se mélangeaient dans un flou où la vérité se noyait.

Heithoum fit le déplacement une ou deux fois à Bouragba.
Tout au long du trajet, il se plaignit de l'odeur de poubelle flottant dans l'air — cadeau d'adieu de Ben Ali, qui avait installé une décharge à ciel ouvert à Borj Chakir.
Le vent ramenait cette puanteur comme un Chanel n°5 de l'enfer.

De l'autre côté, une prison. On disait qu'une potence trônait au milieu de la cour, suspendue comme une menace, attendant sa prochaine victime — tout comme le peuple attendait encore un lynchage cathartique.
Iyed, comme beaucoup d'autres, n'avait jamais entendu parler d'exécutions récentes, à part celles du tueur en série de Nabeul ou d'un autre condamné célèbre.
Ces cas avaient laissé une trace dans la mémoire collective, car ils avaient fait couler beaucoup d'encre à l'époque.

Pourtant, Heithoum trouvait le décor parfait pour une histoire. Un court-métrage. Encore une histoire d'underdog.

C'est alors qu'Iyed, comme pris d'un élan, lui lâcha qu'il avait le projet de rouler jusqu'au Sud pour faire une pointe de vitesse sur le lac salé.

Heithoum tira sur sa vape. Un nuage parfum barbe à papa s'échappa doucement.

— Mais c'est génial, mec, attends, attends… t'es en train de me dire que t'as genre une caisse vintage, ambiance rétro, un peu à la *Mad Max meets Méhari*, et tu veux tracer sur un lac salé ?
C'est poétique, c'est brut, c'est une putain de métaphore du monde arabe, frère ! Tu te rends compte ? Un VHS Kahloucha mecanique
Le désert, l'horizon vide, toi, seul contre le vent, l'Histoire…
T'as pensé à la lumière du coucher ? À la symbolique du sel ?
J'te jure, ça peut claquer. Et si on fait un plan drone, genre montée en orbite, **BOUM**. Planétarium visuel.

Iyed haussa un sourcil.

— Euh… ouais. Juste la filmer.

Heithoum ne vit pas la référence à Bonneville, mais répondit quand même que, avec un permis de tournage, il serait sans doute possible d'obtenir une autorisation pour filmer l'exploit.

Cette remarque perturba Iyed. Une providence tombée du ciel ? Une nouvelle chance ? Une autre curiosité ?
Peut-être, aussi, une future déception.

Il y réfléchit longuement, ce jour-là. Il n'écoutait que d'une oreille ce que disait Heithoum, qui reprit finalement la route dans sa VW Fox bleue au toit ouvrant, ornée de multiples stickers sur la vitre arrière gauche.
Des autocollants d'événements passés… ou bien une façon de cacher une fissure.
Personne n'en savait vraiment rien.

Chapitre XVII : JFK Airport

> « Chacun se souvient exactement où il était et ce qu'il faisait le 22 novembre 1963, à 12 h 30, heure de Dallas, lorsqu'il apprit l'assassinat du 35e président des États-Unis d'Amérique. »

(Paraphrase libre du Dossier Odessa, Frederick Forsyth)

La même phrase aurait pu s'appliquer à Iyed, en ce 6 février 2013, lorsque toutes les radios du pays interrompirent leurs programmes pour annoncer, d'un ton solennel et dramatique, la gorge nouée, l'assassinat de Chokri Belaïd.

Le nom, pour Iyed, ne signifiait rien. Inconnu au bataillon.

Il avait abandonné toute velléité politique depuis 2011.

À part les disputes entre son père et son frère, et les tentatives diplomatiques de sa mère pour calmer le conflit, Iyed se fichait bien de tout ce qui touchait aux discours politiques — ou politicards.

Pour lui, les seuls débats dont il entendait parler c'étaient ceux diffusés sur Nessma TV, dix minutes avant le feuilleton turc à mille épisodes que sa mère ne ratait pour rien au monde. L'histoire d'un sultan, de ses épouses et de sa favorite, celle que Hasna détestait le plus, et qu'elle insultait copieusement en appel vidéo avec ses six sœurs après chaque épisode — comme si la femme existait vraiment, ici et maintenant.

Voilà. C'était, en gros, tout le bagage politique et historique d'Iyed.

En dehors de l'histoire mécanique et aéronautique, bien sûr — son vrai domaine.

Heithem, lui, ne partageait pas du tout cette indifférence.

Pour lui, ce qui venait d'arriver était une opportunité unique : immortaliser l'Histoire.

Il filma, de près, le cortège funèbre sur l'avenue Habib Bourguiba, encerclé de milliers de citoyens, guidé par des militants de toutes tendances, avec la veuve du défunt et quelques camarades de lutte.

Le cortège fut brutalement dispersé, comme une provocation supplémentaire, à coups de matraques et de gaz lacrymogène.

Heithem était fier de sa vidéo. Mais trop prudent pour la publier immédiatement.

Il la montra quelques jours plus tard à Iyed, lors d'un énième rendez-vous — cette fois à Bardo, terrain neutre entre Mornaguia et El Menzah, mais non loin du Parlement, où les manifestations étaient désormais quasi quotidiennes, paralysant l'un des grands axes de la capitale.

Iyed vit d'abord Chiraz à l'écran. Une amie de Heithoum qui l'avait accompagné cet après-midi du 6 février.

Belle fille, aux longs cheveux noirs tombant jusqu'à la taille, emmitouflée dans un manteau trop grand.

Son regard était vide, perdu, lourd, triste. Elle incarnait à elle seule le climat de ce jour-là : noir, chargé, presque irréel.

Puis la caméra (ou peut-être un simple téléphone) se tourna vers la foule, rassemblée des deux côtés de l'avenue, à hauteur du théâtre municipal, à quelques mètres seulement du ministère de l'Intérieur.

On vit l'ambulance arriver.

Et tout le monde sut. Tout le monde comprit.

Une foule se forma, dense, compacte, accompagnant le défunt dans sa dernière manifestation, sa dernière protestation, son dernier acte interdit par le régime.

Certains grimpaient sur le capot de l'ambulance, qui avançait lentement.

D'autres allumaient des cierges, levaient des pancartes. Les cris se mêlaient aux you-you, et bientôt, aux larmes.

De vraies larmes de tristesse… vite remplacées par celles provoquées par les bombes lacrymogènes.

On vit soudain les uniformes bleus s'infiltrer dans la foule.

Heithoum prit la fuite, bifurquant vers l'avenue de Paris. L'image devint saccadée. En bande-son : les halètements de Heithoum, rythmés par les insultes des flics et le sifflement des grenades lacrymo.

Il retourna la caméra sur lui en mode selfie — pour témoigner de ce dont il venait d'échapper.

On vit sa gueule, trempée, haletante. Et celle de Chiraz, qui lui tenait la main.

(Et, ce faisant, ruina au passage tous les espoirs d'Iyed de faire sa connaissance.)

Ils se faufilerent par la rue des Entrepreneurs, atterrirent pas loin du Jardin du Passage, puis continuèrent leur fuite vers l'avenue de la Liberté… jusqu'à atteindre Lafayette.

Là-bas, à cinq cents mètres de la scène, personne ne semblait savoir ce qui venait de se passer.

Cette vidéo marqua profondément Iyed.

Non pas par l'ampleur des manifestations — il avait déjà vu du monde —

mais parce qu'à part les funérailles de Bourguiba, il n'avait jamais vu autant de monde pleurer un politique.

Les obsèques officielles, organisées quelques jours plus tard, accompagnèrent Chokri Belaïd jusqu'au cimetière du Jellaz.

Des milliers de personnes marchèrent avec lui, en silence ou en chant, sous haute sécurité, sur plusieurs kilomètres.

Ce jour-là, Iyed comprit que cet homme — qu'il ne connaissait pas — était entré dans l'Histoire.

Les radios cessèrent leurs musiques. Les émissions de télé-réalité se transformèrent en débats politiques.

Un air de deuxième révolution planait sur le pays.

Dans les cafés, on ne parlait que de ça.

Certains saluaient le défunt comme un héros. D'autres dénonçaient ses funérailles comme une hérésie — à cause des femmes qui avaient accompagné le cortège.

Et comme dans toute époque trouble, les journaux à scandale ne manquèrent pas de salir la mémoire du mort en attaquant sa veuve.

Même face à la mort, certains n'avaient aucun état d'âme.

Sans vraiment le formuler, cet événement provoqua une sorte d'accalmie chez Iyed.

Les disputes à la maison s'adoucirent. Le feuilleton turc de sa mère fut interrompu.

Un deuil collectif, involontaire, sombre, gris, pluvieux, semblait s'être installé partout.

Et puis, en plein été, l'Histoire se répéta.

Autant grave. Autant brûlante. Autant sanglante.

Le 25 juillet 2013, jour de la Fête de la République, Hajj Brahmi — autre figure politique — fut assassiné à son tour.

Iyed ne découvrit son existence qu'après sa mort. Comme beaucoup.

Tous ces événements retardèrent encore un peu plus l'arrivée de la 404 sur le lac salé.

Heithem avait la tête ailleurs.

Iyed, de son côté, faisait ce qu'il pouvait pour l'entretenir pendant ses heures creuses.

Il la ressuscitait de temps en temps, quand une panne mystérieuse — effet du temps, de l'oubli ou du sort — l'immobilisait encore.

> « Le temps méprise tout ce qui se fait sans lui », disait Oxmo Puccino dans cet album qu'Iyed avait reçu, il y a belle lurette, d'un cousin lointain.

Il n'avait compris le sens de cette phrase… qu'en devenant adulte.

Chapitre XVIII : Idle Thrust

« Mieux est le contraire de bien. »
Heithm ne semblait pas saisir la nuance. Il prit tout son temps — et tout l'espace — pour d'abord écrire un scénario, puis créer une équipe, établir un calendrier, et enfin entamer la paperasse nécessaire pour *peut-être* demander un jour les autorisations de tournage. Documentaire, court-métrage, série ? Le format changeait à chaque rencontre. La seule chose qui restait stable, c'était l'absence de réponse à la seule question qu'Iyed posait, inlassablement :
— On y va quand ?

Heithm étudiait à Gammarth, et comme tous ceux qui vivent à l'année ou à mi-temps sur la côte, il n'était pas pressé. Pas du tout.
Iyed, lui, brûlait lentement d'impatience. Aussi lentement que la tôle de la 404 recommençait à rouiller. Il s'appliquait à la retaper avec un sérieux plus profond. Son boulot au garage ne lui laissait ni espace ni répit. Et comme pour achever l'ambiance, Am Salah s'était retrouvé alité, le teint jaune et les jambes gonflées, victime d'une maladie du foie qui le vidait de son énergie. Certains disaient que c'était une hépatite, d'autres murmuraient un cancer.

Iyed, sans qu'on lui ait rien demandé, devint d'un coup responsable d'une famille qui n'était pas la sienne. Ce qu'il gagnait au garage servait à payer le loyer, les médicaments, les frais du quotidien. Il emmenait Am

Salah à ses rendez-vous médicaux, sans trop savoir où ni pourquoi. L'ancien garagiste, qui autrefois l'humiliait, priait maintenant à longueur de journée, flottait dans ses vêtements trop serrés, dévoilant parfois des jambes ulcérées, tâchées comme du vieux cuir.

Asfour redevint Iyed. Il se présentait comme un proche de la famille, devenait plus régulier que le propre fils de Salah — un type de son âge, mais plus léger, plus absent, moins fiable. Ce que la vie avait durci chez Iyed, elle l'avait attendri ailleurs.

Quand Heithm débarqua un matin avec une nouvelle liste de conditions à remplir — autorisations du ministère de l'Intérieur, de l'armée, du ministère de la Culture, de sa propre fac, copies de cartes d'identité d'Iyed et de Kamel — Iyed eut un mouvement de recul. Il avait beau avoir un casier vierge, il savait que la paperasse pouvait tout faire dérailler. Il ne voulait pas s'exposer, ni exposer Kamel, toujours un peu flou, toujours entre deux disparitions, comme s'il pressentait les ennuis et s'effaçait à temps.

On vivait une époque où n'importe quel civil pouvait se retrouver en une d'un journal ou dans une cellule pour une raison obscure. Même sans être militant. Il suffisait d'un faux pas, d'une malchance, ou d'un gobelet mal placé pour tomber.

Iyed rêvait d'élargir sa chaîne YouTube avec les vidéos et photos prises durant la restauration de la 404.

Heithem lui avait même concocté un logo et un jingle. Il aidait pour les montages mais se moquait des images floues, des cadrages mal fichus.
— Si tu voulais quelque chose de qualité, fallait m'appeler plus tôt, ou démonter la caisse pour qu'on la reconstruise ensemble !

Iyed n'avait même pas filmé le rodéo clandestin avec Houssem.
Cette scène-là — Houssem, tout sourire, fonçant sur sa mobylette, brûlant la route — ne vivrait que dans sa mémoire.
Gravée là, à jamais.

Chapitre XIX : Porsche 9/11

2015.

Année impaire, année bizarre. Une longue descente sans fin, une glissade sans frein — du haut jusqu'en bas.

Pour Iyed, tout avait commencé par un simple papier officiel : une notification de la municipalité lui enjoignant de retirer sa 404 du terrain vague en face du garage. Le véhicule, trop souvent immobile, commençait à faire tache dans le décor. Il fallait soit l'enregistrer comme véhicule roulant, soit la faire enlever. Direction : la casse.

L'enregistrer ? Impensable. Pas dans son état.
Il fut donc contraint de la rentrer chaque soir dans le garage, de jongler avec les outils, les machines, la mécanique du quotidien, pour lui faire un peu de place. Un puzzle de tôles, d'odeurs de gasoil et de fer rouillé.

Mais ce n'était que le début.

Le couperet tomba quelques semaines plus tard. La famille d'Am Salah décida de fermer le garage. Officiellement, pour permettre à son épouse de toucher une retraite.
Officieusement… Iyed ne comprit jamais vraiment.
Il tenta de s'accrocher, de les convaincre. Rien à faire. La tension monta jusqu'à frôler la bagarre. Il dut évacuer la 404 à la hâte, assister impuissant au vidage du garage — son sanctuaire, son atelier, sa deuxième maison.

Et se retrouva dehors.
Sans outil. Sans plan. Sans boulot.

Le chômage ? Il ne l'avait jamais vraiment connu. Pas officiellement. Am Salah ne l'avait jamais déclaré, alors les aides sociales n'existaient que sur le papier.

Heureusement, Kamel lui vint en aide. Il réussit à lui trouver une petite place dans un vieux dépôt à Ksar Saïd, une sorte de parking-débarras où la 404 pourrait dormir à l'ombre, à l'écart des regards et des radars municipaux.

Cette même année, le pays trembla.
Deux attentats majeurs frappèrent des sites touristiques.
Des dizaines de morts, tunisiens et étrangers. Le tourisme, déjà à l'agonie, reçut le coup de grâce. Et avec lui, l'image d'un pays tout entier. Une réputation mitraillée, abîmée, défigurée dans la presse mondiale.

L'État réagit en lançant une vaste traque aux suspects. Un peu partout. Parfois au hasard. Souvent dans le flou.

Et c'est là qu'un vieux nom ressurgit : **Houssem**.
Vous vous souvenez de lui ? Peut-être pas.
Mais la police, elle, n'avait pas oublié.

Iyed fut convoqué, interrogé.
On évoqua des liens supposés avec des « éléments suspects ».
On lui demanda son passeport (vierge), on insinua qu'il avait peut-être voyagé en Libye.
Des heures d'interrogatoire pour le relâcher avec cette phrase glaciale :
— *On vous a à l'œil.*

La paranoïa fit le reste.
Iyed se referma comme une huître. Il évitait les appels, restait cloîtré chez lui, coupé du monde, les yeux rivés sur les murs,

les oreilles tendues à chaque bruit suspect.
Il se mit à soupçonner que les ennuis venaient peut-être de son propre frère. Un revirement politique mal digéré, des inimitiés tenaces, des règlements de compte par ricochet.

Il lui en voulut.
Lui en voulut même pour la maladie d'Am Salah, qui finit par l'emporter cette année-là. Une disparition brutale, injuste. Une figure paternelle, rude mais essentielle, qui, malgré ses défauts, lui avait montré un chemin.

Heithem et Kamel s'éloignèrent. Après ce contrôle de police, Iyed était devenu une brebis galeuse. Par prudence ou par fatigue, chacun garda ses distances.

Iyed, lui, s'acharna.
Il chercha du travail, frappa à des portes, tenta des stages, des petits boulots. Rien ne tenait.
Il avait été autonome trop longtemps. Presque patron pendant la longue maladie de son mentor. Revenir à l'état de subalterne, d'apprenti à peine toléré, lui était devenu insupportable.

Il pensa même à vendre la 404. Personne n'en voulait.
Du moins pas au prix qu'il estimait juste — une somme qui représentait des mois de travail, des espoirs, des heures passées à genoux dans la tôle. Il espérait solder un rêve, personne ne voulait l'acheter.

Il se dit cent fois que sans cette foutue caisse, il aurait pu louer un local, démarrer un projet à lui, demander un crédit, monter son propre garage.
Mais aucune banque ne lui céda un sou.

Il dut même emprunter de l'argent à sa mère.
Et chez elle, rien n'était gratuit. En retour, elle exigeait une loyauté totale, une présence continue, et surtout qu'il répare la maison — ces volets cassés, ce robinet qui fuyait, ce plafond qu'elle menaçait de repeindre elle-même.

Les disputes conjugales à la maison cessèrent temporairement. Mais à quel prix ?

Il reprit lentement la cigarette, quand il le pouvait. Une clope volée au silence. Une autre à l'ennui.
Il traînait la patte comme des milliers d'autres, dans cette attente poisseuse entre deux appels. Fadhel, quelques amis d'avant, Heithem parfois, qui lui envoyait un message ou deux :
— Les démarches avancent… J'attends encore une signature… Je m'accroche, t'inquiète pas.

Mais Iyed sentait bien qu'on lui parlait avec pitié.
C'était lui, maintenant, qui y croyait plus que les autres.
Lui, le dernier à voir encore un mirage au loin.
Un projet fou, une oasis qui s'éloigne à mesure qu'on la rejoint.

Il écoutait Heithem d'une oreille, répondait vaguement, poliment.
Jusqu'au jour où celui-ci se pointa chez lui. Inquiet de ce long silence. Inquiet qu'Iyed ne fasse « quelque chose ».

Iyed n'était pas suicidaire. Pas vraiment.
Sa foi — presque enfantine — le protégeait. Malgré tout ce qui se passait autour, en finir n'avait jamais été une première option.

Il s’accrochait.
Comme tant d’autres.
Avec deux doigts, au bord du vide.

Chapitre XX – Bell-X1

TOZEUR TWR – SITREP MÉTÉO JOURNALIER – 24 JUIN 2016
CLASSIFICATION : ROUTINE – DIFFUSION AUTORISÉE
SITUATION GÉNÉRALE – ZONE DTTZ
WX DOMINANT : CAVOK toute la journée – ciel dégagé, visibilité maximale
TEMPÉRATURE : +32°C à HN, crête à +47°C à H+6
VENT : 120° à 10 kt, virant 140° avec rafales à 20 kt en après-midi
QNH : 1006 hPa – stable
RISQUES : turbulence thermique SL – 4000 ft AGL / performances dégradées par chaleur extrême
CONDITIONS OPS : VMC TOTALE – PAS DE RESTRICTIONS VISU
ZÉRO NUAGES, ZÉRO PRÉCIPITATIONS, ZÉRO FOEHN
HAUTE TEMPÉRATURE = RÉDUCTIONS POIDS / PERF. DÉCOLLAGE
PAS DE SIGMET / AIRMET / ACTIVITÉ CONVECTIVE SIGNALÉE
TURBULENCES LÉGÈRES À MODÉRÉES EN BASSE COUCHE EN APRÈS-MIDI

Le 24 juin 2016.
Après une attente qui semblait éternelle, Iyed arriva enfin.
À bord de la 404 fixée sur une remorque, il atteignit le plat silence du Chott El Djerid.
Le voyage s’était fait de nuit. Douze heures d’une route interminable.

Départ de Mornaguia. La route se dévide comme un vieux film en pellicule : Tébourba, ses champs blonds. Testour et ses maisons andalouses. Béja, puis Le Kef et ses plateaux rocheux. Sbeïtla surgit comme un mirage avec ses ruines romaines. Gafsa : transition étrange entre palmeraies et poussière. Puis Tozeur, la lumière ocre, les palmiers géants, et enfin, le désert. Le vrai.

Une ligne droite fendait le Chott, où le ciel se confondait avec le sel.
Malgré les autorisations de tournage obtenues auprès de tous les ministères, ils n'étaient jamais à l'abri d'un flic zélé prêt à tout annuler sur un coup de tête. Alors, le convoi avait préféré passer loin des villes.

Kamel râla, bien sûr — c'est lui qui conduisait le plus longtemps, comme s'il connaissait ces routes depuis toujours. Heithem et Chiraz, installés à l'avant dans le pick-up, filmaient à tour de rôle.
À un moment, Chiraz s'assit sur le bord de la fenêtre, appareil en main, et prit une photo d'Iyed, assis à l'arrière dans la 404. Il dormait profondément, poings fermés, comme bercé. Il ne savait même pas qu'on le prenait en photo.

Il y a encore quelques mois, ce voyage lui semblait impossible. Quand Heithem lui avait annoncé qu'ils avaient l'autorisation, Iyed avait cru à une erreur. Il avait failli lui demander de vérifier. Il était convaincu qu'on leur demanderait tôt ou tard de tout rendre.

Trouver une remorque avait été une autre épreuve.
Kamel et Heithem avaient mis la main à la poche — par solidarité, peut-être aussi à cause de Chiraz.
« Aucun chat ne chasse gratuitement », dit l'ancien proverbe.

Ils arrivèrent tôt le matin. Le désert était déjà brûlant, suffocant.
Le paysage lunaire.

Iyed avait tout prévu, du moins pensait-il.
Il dut attendre que Heithem termine ses prises de vue, ses panoramas, ses séquences.

— Souris, fais une pose, lui lança-t-il.

Iyed ouvrit les bras comme un oiseau prêt à s'élancer, dans sa vieille veste en simili motard floquée Marlboro, couvrant sa salopette et ses bottes déformées dénichées dans une friperie. C'était sa combinaison de cosmonaute. La seule qu'il pouvait se payer.

Ils avaient embarqué une vingtaine de barreaux metalliques, récupérés dans une casse. Chaque 200 mètres, Iyed demandait à Kamel de s'arrêter. Il descendait, prenait un barreau et l'enfonçait dans le sol, comme un parasol sur la plage. Un système de repérage, une ligne droite artificielle pour ne pas dévier.

Après deux kilomètres, on déchargea la 404. Il fallut six heures pour tout aligner.
Dix disputes éclatèrent entre Kamel et Iyed — sur la façon de faire, sur la méthode.
— *« C'est ta caisse, fais ce que tu veux. Moi j'suis pas venu ici pour me faire insulter ! »*, lança Kamel, blessé.

Puis… vint le moment fatidique.
La 404 refusa de démarrer.
Un râle, puis plus rien. Le silence.

Iyed partit chercher sa trousse à outils, tenta encore, en vain.
Il se dit qu'il était venu pour rien. Un projet mort-né. Il s'agenouilla sur le sable. Faillit pleurer. Puis se releva.

D’un geste soudain, il rouvrit la portière, se rassit au poste de commande, reprit tout depuis le début.

Les interrupteurs bricolés — des boutons de maison montés sur une planche —, la pédale d’embrayage, l’accélérateur.
Un dernier souffle. Et le moteur s’éveilla dans un grondement apocalyptique.
Un nuage de fumée noire jaillit comme un cri. Le silence du désert fut brisé.

Iyed descendit, comme déjà vidé.
Il avait froid malgré la chaleur.
Il tremblait. Respirait fort.
Kamel s’approcha, lui tendit une cigarette déjà allumée.

— *Elle a besoin d’un numéro… comme une voiture de course*, dit-il en montrant sa casquette Monster, le chiffre 43 en évidence.

Iyed esquissa un sourire. Il alla chercher dans son sac une bombe de peinture noire, s’agenouilla devant la portière et traça un chiffre :
23.

La peinture dégoulina, forma des bulles, sécha.

— *23 ?* demanda Kamel.

Iyed hocha simplement la tête.
C’était le numéro de la maison où il avait toujours vécu. Le numéro du seul bus qui l’emmenait quelque part.
Sa mère disait qu’il était né un 23, même si son père, après avoir bien fêté l’événement, ne l’avait déclaré que le 24.
Et puis c’était aussi le numéro inscrit sur l’ancienne carte grise, retrouvée un jour au fond de la boîte à gants.

Casque de moto. Gants de soudeur. Dernière touche.
Il s’installa.

Il avait tout préparé. Il avait même appris les chiffres en anglais, pour annoncer les vitesses sur la vidéo YouTube qu'il comptait enregistrer avec un vieux téléphone fixé au tableau de bord avec du scotch.

Il démarra. Lentement.

Le moteur toussa. Puis gronda.
La cabine fut inondée de lumière blanche.
Les repères au sol défilèrent. Un, deux, trois.
Le sable brillait. Les instruments s'affolaient.
Un faucon millénium passant en hyperespace.

Le dernier portrait d'Iyed trône désormais à l'entrée de la maison.
À la place de celle de son grand-père.

On le voit presque heureux, sur le Chott, dans sa 404.

Le Coran fut récité toute la journée.
Des chaises en plastique devant la maison. Des condoléances.
Parfois, les cris de sa mère retentissaient de l'intérieur.
Ses sœurs tentaient de la calmer.

Personne n'osait parler des circonstances.
On murmurait : *accident*, *folie*, *suicide*…

Le corps mit trois jours à revenir.
Ses compagnons de route furent brièvement placés en garde à vue.
Tout le matériel confisqué pour l'enquête.
Seule la photo prise par Chiraz, transmise à Mohamed, puis a Am Aichi, le photographe du coin, fut sauvée.

L’après-midi, le convoi funèbre partit de Bouragba vers Mornaguia.
Il arriva juste à temps pour la deuxième prière du vendredi.

La prière funèbre fut brève. Anonyme.

Même mort, Iyed n’avait pas eu droit à un peu de grandeur.

Le cortège reprit la route.
Le photocopieur voisin de la Mosquee, salua. Le coiffeur.
L’épicier.
Ils firent quelques pas avec lui, comme il se doit.
Le cortège passa apres le rond point devant la boutique Tunisie Telecom, l’épicerie, le siège des scouts, le boucher, le café, le lycée, le centre de formation.

Puis — **Dernier virage**.
Comme disent les pilotes de ligne avant de se garer.

Le cortège tourna une dernière fois.
Ligne droite.
Cimetière municipal.

„Asfour“ atterrit six pieds sous terre.

FIN